

MICHEL PISANO



LE COMLOT
DES NANTIS

I.S EDITION

Michel PISANO

LE COMLOT DES NANTIS

I.S EDITION

© International Stars Edition 2013
Marseille Innovation. 37 rue Guibal.
13003 MARSEILLE

www.is-edition.com

ISBN (Livre) : 978-2-36845-006-2
ISBN (Ebooks) : 978-2-36845-007-9

Couverture : UP Communication / IS Edition

Retrouvez toutes nos actualités sur Facebook et Twitter :

www.facebook.com/isedition

www.twitter.com/IS_Edition

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur, de ses ayants-droits, ou de l'éditeur, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes de l'article L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

CHAPITRE PREMIER

*APPARTEMENT DU CONSEILLER ALEKSANDER KOLPACHEVO, MOSCOU (RUSSIE).
OCTOBRE 1992.*

Il était lessivé. Un verre en main, il essayait de récupérer mais plus qu'une fatigue physique, c'était le stress qui l'avait épuisé et vidé de toute ses forces.

On était dans une période où rien n'était facile et en réalité ça ne se passait pas très bien. En tout cas pas comme il était prévu sur le papier.

Il avala son verre de vodka cul-sec et sentit une douce chaleur lui envahir le corps.

— Ah ! Bon dieu que c'est bon !

Son bien être fut pourtant de très courte durée. C'est en repensant à ce que lui avait rapporté Vassili Ostrov deux jours auparavant que la contrariété vint lui gâcher le plaisir.

— Avec ce connard il ne vaut mieux pas insister, on court à la cata. Il est réfractaire à toute proposition, inutile de le relancer ce type-là est pétri de patriotisme. Il faut renoncer à sa collaboration... Avec lui, on aura que des emmerdes.

Entre deux bouffées de cigarette, c'est à deux ou trois mots près ce qui était sorti en sons aigus et éraillés de la bouche de l'homme du KGB¹.

Alors, dépité mais ce n'était pas la première fois, Aleksander Kolpachevo s'était résolu à opter pour ce qu'il est communément opportun d'appeler le plan B. Il y a toujours un plan B. Et avec le fric qui était en jeu, ce n'était pas du luxe.

¹ Sigle russe signifiant « Comité pour la Sécurité de l'État ». Principal service de renseignement de l'Union Soviétique post-stalinienne.

Mais c'était à cet instant une partition beaucoup plus délicate qui devait être exécutée et d'ailleurs, rien à cette heure-ci n'était encore vraiment mis en musique. Et c'est bien ça qui donnait des sueurs froides au conseiller du Kremlin.

Il avala les dernières gouttes qui traînaient au fond de son verre et avant même que l'on ne frappe, il se retourna, comme alerté par un sixième sens. Il savait qui arrivait. Sur le panneau de bois qui se trouvait derrière lui résonnèrent les coups, comme il s'y attendait.

— Entrez !

La porte s'ouvrit.

— Ah ! C'est toi !

— Ouais et je crois bien que cette fois ci, j'ai notre homme, répondit aussitôt Vassili Ostrov en refermant derrière lui.

— Bon sang, si ce que tu dis est vrai, tu nous sauves la mise ! On est à la limite, se réjouit Kolpachevo.

Tout en enlevant son manteau et en soufflant la fumée de la clope qu'il avait entre les lèvres, celui qui venait d'arriver continua :

— Hmm, je crois bien que j'me trompe pas...

— Fais voir ça, s'excita le conseiller impatient, en prenant les documents que lui tendait Ostrov, sur lesquels il était inscrit en rouge : *TOP SECRET KGB*.

— Je l'ai « emprunté » au service... Regarde ça ! Qu'est-ce que tu penses de celui-ci ? demanda le fumeur de sa voix rongée par le tabac, en désignant plus particulièrement un des trois précieux dossiers maintenant étalés sur la table.

— Celui là ? questionna Kolpachevo en extrayant un dossier de la pile qu'il venait de disposer sur la table.

— Oui, répondit Ostrov en prenant place à côté de celui qui déjà s'était mis à lire avec attention les documents se trouvant à l'intérieur de la chemise. Consulte ça avec attention, tu vas voir c'est pas mal du tout.

— Tu me mets l'eau à la bouche, répondit son interlocuteur sans quitter des yeux les feuillets qui étaient devant lui.

L'officier de marine dont il y était question aurait vendu père et mère pour grimper les marches du pouvoir. Les annotations consignées sur

son CV ne laissaient d'ailleurs place à aucun doute sur ce sujet. Un type à l'ambition débordante.

Ses états de service disaient également qu'il était membre des commandos et avait déjà effectué quelques missions délicates. Cet arriviste était maintenant affecté au corps de garde du Kremlin.

Au bout d'une dizaine de minutes, alors que pendant ce temps là Ostrov n'avait cessé de fumer cigarette sur cigarette, Kolpachevo releva la tête avec un sourire carnassier.

— Oui... Ce serait une bonne recrue ce lieutenant Jardonov, il correspond tout à fait à ce que nous recherchons me semble-t-il, mais comment le convaincre de collaborer... Tu semblais me laisser comprendre que...

— Tu ne penses pas que je t'ai donné ce dossier là complètement au hasard ? Tu me connais, non ? interrompit Ostrov en souriant.

— D'après toi, il se pourrait que...

— Lis encore ça, je pense que tu vas être ravi ! se contenta d'ajouter l'homme du KGB, en confiant à Kolpachevo un autre document qu'il venait de sortir de sa poche. Il y a là dedans une très bonne surprise !

A nouveau, le conseiller se mit à lire.

— Bon dieu ! C'est du lourd, s'exclama-t-il lorsqu'il en eut terminé la lecture.

L'autre se mit encore à sourire en allumant une nouvelle cigarette avec son mégot. Il tira longuement sur la clope et en rejetant la fumée, assura un peu moqueur :

— On peut dire qu'il fait partie des nôtres maintenant, qu'est-ce que tu en penses ?

— Plus rien ne semble s'y opposer en effet, commenta Kolpachevo en souriant de façon complice. Je ne vois vraiment pas comment il pourrait refuser de collaborer, on le tient par les couilles... Il ne reste plus qu'à le convoquer rapidement car le temps compte. Je suis content que nous ayons trouvé, je désespérais. Il n'y a plus de temps à perdre... Ça passe tellement vite bon sang ! Plus qu'une semaine ou bien tout tombe à l'eau... Tu as fait du bon boulot Vassili.

— Ouais, affirma Ostrov en ramassant les autres dossiers qui traînaient sur la table, avec lui je crois qu'on est paré.

— Oui ! Mourmansk est notre plus gros morceau... Avec ce Jardonov dans nos rangs, on peut se mettre en route, ce type là effectivement est

notre homme ! affirma le conseiller en répondant au commentaire d'Ostrov.

L'homme du KGB rafla une bouteille de vodka sur une étagère, revint vers la table et se mit à remplir les deux verres qui étaient posés sur un plateau. Kolpachevo en ramassa un.

— Nazdarovié² ! Lemovine sera content, affirma Ostrov.

— Nazdarovié ! répondit l'autre sans plus de commentaire.

Ils burent cul-sec, mais ne jetèrent pas les verres par-dessus leur épaule ensuite. On ne faisait plus ça depuis l'époque des tsars. Ou alors parfois, en cas de grosse cuite...

Ils se contentèrent simplement de remplir à nouveau les récipients.

Ils pouvaient boire, l'affaire sur laquelle ils travaillaient depuis plusieurs mois pouvait enfin prendre son essor et se mettre réellement en route. Et sans perdre un seul instant, ce qui était fondamental.

Avec l'officier qu'ils venaient de « recruter », plus rien n'entravait leur marche en avant et ils auraient enfin le rouage indispensable à l'intérieur de la base navale de Mourmansk.

Quant à l'autre, celui qui avait auparavant été approché et qui avait refusé toute collaboration, on allait s'occuper de son sort. Il n'avait aucune casserole au cul ? On allait lui en trouver. Lui en inventer même. Cette espèce d'enfoiré allait apprendre à ses dépens ce que ça coûtait de résister à la « cellule Svoboda³ ».

Il va dégager ! Et vite !

Mais en attendant, le conseiller du Kremlin allait convoquer le lieutenant Jardonov au plus vite et lui expliquer en détails ce qu'il attendait de lui.

Il ne ferait aucune manière c'était certain, on avait largement de quoi le convaincre de marcher avec l'organisation. C'était du tout cuit !

Tout cuit ? Cramé même !

Ce qui était consigné à son propos dans la petite note confidentielle que venait de parcourir Aleksander Kolpachevo à l'instant était explosif, et ne laissait la place à aucune échappatoire.

Il y était en effet indiqué que cet officier très imprudent avait une aventure avec madame Bilitchev. Et madame Bilitchev ce n'était pas

² Santé ! A la tienne !

³ Liberté.

n'importe qui. En effet ! Elle n'était rien de moins que la femme du président en exercice. Et bien entendu, cette histoire entre l'un et l'autre ne se bornait pas à une romance d'opérette avec balcon, fleurs et guitare. Ben non ! C'était beaucoup plus hard que du Shakespeare.

Des enregistrements audio et vidéo - et ça Ostrov l'avait assuré parce qu'il les avaient vus et entendus - ne laissaient place à aucun doute sur les jeux que pratiquaient les deux amants dans l'intimité.

Les imbéciles, ils ne savaient pas que le KGB ne laissait rien passer ?

Ils étaient certains d'être assez discrets, sans doute se pensaient-ils plus forts que les rois de l'espionnage. Les cons !

La femme du président, je vous demande un peu...

Bien sûr, elle était belle, voire aguichante et y résister devait être difficile, mais quand on faisait partie de la garde présidentielle, on s'abstenait.

Garde du corps, soit. Utilisateur, certainement pas.

Cela dit, ces indiscretions arrivaient à point nommé.

Si de telles informations venaient à tomber dans le domaine public, c'était la Sibérie directe pour celui qui était impliqué là dedans. On y administrait là-bas un régime idéal pour vous tuer avant terme. Dans la douleur, le froid glacial, les larmes et le sang. Toutes les traditions du régime disparu n'avaient pas sombré en même temps que lui. Certaines, comme les camps de travail, subsistaient. Et Jardonov comme beaucoup d'autres ne l'ignorait pas.

Un semblant de démocratie prenait lentement pied dans le pays bien sûr, mais la constitution régissant les droits de l'homme n'avait pas encore suivi.

Kolpachevo, après que son esprit eut vagabondé, revint à des préoccupations plus actuelles.

Le temps jouait contre la « cellule Svoboda », et il n'y en avait pas à gaspiller.

Lors de l'entretien qu'il aurait avec l'officier lorsque celui-ci serait devant lui, il commencerait par exposer d'abord le meilleur : l'argent qu'il y avait à se faire si sa collaboration était pleine et entière. Si cela s'avérait nécessaire, il lui servirait ce qu'il y avait de moins bon... Sans oublier de glisser un mot à l'oreille du président Wladimir Bilitchev.

Ça c'était au cas où, mais on n'en était pas encore là. Même s'il y avait

encore d'énormes problèmes à résoudre, le futur s'annonçait plutôt bien. Mieux en tous cas, parce que jusqu'alors il était au point mort.

Il y avait dans cette Russie maintenant libérée - ou peu s'en fallait - et sens dessus dessous en tout cas, une bonne centaine de dépôts contenant des armes, des tanks, des munitions, des explosifs, des pièces de rechanges pour des camions, des motos, des avions... et tant d'autres denrées négociables. Une chose au moins était sûre, ce n'était pas le pain sur la planche qui manquait pour ceux qui voulaient bien s'investir dans le commerce.

Un commerce parallèle bien entendu. Car en théorie, rien n'était à vendre. Enfin, pas de cette manière là en tous cas.

Certains n'hésitaient pourtant pas un instant, au nez et à la barbe des autorités, à faire fructifier leur portefeuille en fourguant tout ce qu'ils pouvaient. Les demandes affluaient et ça aussi ça tombait bien, car la « cellule Svoboda » elle, tablait sur un marché à grande échelle. Plus délicat à mettre en place certes, mais tellement plus rémunérateur.

Cependant, il ne fallait pas perdre de vue dans cette perspective euphorique que le créneau nécessaire afin de bazarder tout ce foutoir au prix maximum n'allait certainement pas être extensible à l'infini. Bientôt, ceux qui avaient maintenant le pays en charge retomberaient sur leurs pieds. Et alors là, fini les magouilles. Pire ! Des sanctions tomberaient.

Donc, par une prudence très élémentaire, une fois le matériel fourgué et le fric encaissé, l'urgence serait de se tirer au plus vite de Russie avant de se faire mettre le grappin dessus. Il y avait de la place au-delà des frontières pour prendre un nouveau départ. Surtout avec les poches pleines.

Mais la « cellule Svoboda » n'en était pas encore là. Avant tout cela, il y avait du travail à accomplir. Un gros et dangereux travail. Plusieurs même, et rien n'était encore commencé concrètement.

Et pour débiter la série c'était un gros morceau qui attendait les intéressés. Mourmansk ! Le plus importants des dépôts d'armes de l'ex URSS, une immense caverne d'Ali Baba.

Les premiers clients sur la liste et aussi les plus pressés, comme de bien entendu, avaient besoin d'une denrée qui était entreposée là et nulle part ailleurs.

Utilisée comme une sorte de gare de triage, puis de distribution, la base navale regorgeait de matériel. Il y avait eut un arrivage de fusils

mitrailleurs Kalachnikovs, étincelants comme des sous neufs. Prêts à l'emploi.

C'était exactement les modèles que souhaitaient les acheteurs dénichés par Maksimir Lemovine. La « cellule Svoboda » qu'il dirigeait allait donc leur fournir. Pour le prix demandé bien entendu, les clients ne voulant en aucun cas entendre parler d'occasion. Mourmansk était donc incontournable. Les risques étaient grands à pénétrer sur une des bases militaires les mieux gardées du pays, mais il y avait tellement d'intérêts financiers en jeu...

Quelques semaines auparavant, les équipes du conseiller Kolpachevo, flanquées de Vassili Ostrov en première ligne, avaient tenté de mettre l'officier chargé de la sécurité dans leur poche. Mais contre toute attente, le capitaine de vaisseau Ianovo n'avait pas voulu se laisser corrompre.

L'imbécile !

Même les gains qu'on lui avait fait miroiter n'avaient pu le faire fléchir. Pire, il avait commencé à ruer dans les brancards, menaçant de cracher le morceau aux autorités.

Alors, laissant tomber cette filière tout en songeant à faire payer le prix fort à cet emmerdeur pour sa conduite inexplicable et génératrice de soucis supplémentaires, Ostrov avait dû se diriger vers d'autres horizons. C'est là qu'il avait fini par dénicher Jardonov. Celui là semblait tout à fait répondre aux critères, il se rallierait à la cause de la « cellule Svoboda ». De toute manière quelle autre solution aurait-il ?

Quant à ceux qui manquaient encore dans la chaîne de l'organisation, Ostrov qui avait ses entrées aux archives du KGB les trouverait.

Ah ! Il y en avait des choses consignées dans tous ces dossiers. Comment y échapper ?

Et déjà d'ailleurs plusieurs approches avaient été faites sur le terrain. Outre Mourmansk, les bases de Montchegorsk et Parkkino étaient également en point de mire de l'organisation. Ostrov avait déjà ferré quelques responsables dans ces deux points stratégiques. Il semblait optimiste de ce côté là.

Mais en attendant, à plus court terme c'était Mourmansk qui était en tête de liste. La base navale en question située sur la mer de Barents n'avait rien d'un moulin à vent où l'on pouvait entrer et ressortir comme ça, surtout avec des armes volées. Et pourtant. Si hier, au temps du communisme maintenant enfui, la chose était exclue, il y avait aujourd'hui possibilité d'envisager une incursion. La sécurité s'étant

nettement relâchée, la « cellule Svoboda » s'organisait donc pour en profiter afin de se faciliter l'intrusion.

Faciliter. Mais pas facile pour autant.

La désorganisation dans ce pays était telle que de toute manière, c'était le moment ou jamais de tenter le coup. Sans perdre une minute.

Sinon les clients iraient voir ailleurs avec leur fric, et les réseaux occultes qui se mettaient en place ne manquaient pas.

Avec la chute du mur et l'instabilité politique qui régnait dans tous les pays de l'ex bloc communiste, ce n'était pas les endroits qui allaient faire défaut pour s'approvisionner en tout et n'importe quoi. Bulgarie, Pologne, Hongrie, Tchécoslovaquie, Ukraine... Ceux qui voulaient acheter ne seraient pas en peine pour trouver des vendeurs. Aussi, il y avait intérêt à se bouger pour satisfaire les clients. Il était tout aussi indispensable d'être les tout premiers à proposer un catalogue fourni.

Et pour cela, la « cellule Svoboda » avait un atout inestimable : son chef, Maksimir Lemovine.

Effectivement, il avait été sous le régime de l'URSS en poste dans les pays d'Afrique pendant des années. Là-bas, il y avait tissé des liens. Là se trouvait également le plus gros contingent d'acheteurs potentiels.

Ça tombait drôlement bien.

CHAPITRE DEUX

PORT MILITAIRE DE MOURMANSK, NORD DE LA RUSSIE. OCTOBRE 1992.

Le capitaine de vaisseau Igor Ianovo mit le pied sur l'échelle de coupée et arrivé à mi-chemin, il ajusta sa casquette puis remonta le col de son épaisse capote en un geste machinal. Insensible au vent glacial qui soufflait en fortes rafales, il s'arrêta puis s'accouda à la main courante. Au loin, au travers des flocons de neige et de la nuit qui s'installait lentement, il observa les sous-marins qui étaient là, à moins de cinquante mètres de lui.

À quai, pour certains de guingois car les ballasts⁴ petit à petit avaient dû se remplir, les monstres à propulsion nucléaire, découpant leurs kiosques inquiétants sur un ciel clair obscur, étaient en train de pourrir doucement. Ce qui avait été la gloire et la fierté de l'Union Soviétique n'était plus que de la vulgaire ferraille que la rouille était lentement en train de ronger.

De la ferraille hautement radioactive.

Dans l'atmosphère glaciale, en protégeant la flamme de ses mains, Igor s'alluma une cigarette. Elle était faite de tabac fort, roulé dans un papier épais avec à son extrémité un cylindre long et évidé à la place du filtre. Traditionnelle, elle pouvait être ainsi aisément prise entre les doigts protégés par des gants. Comme c'était le cas ce soir avec un thermomètre à moins cinq, Igor Ianovo souffla un nuage de fumée dans la froidure et se prit à songer au passé.

A quinze ans, il était rentré dans la marine, à l'école spéciale des mousses. A l'époque, depuis sa petite ville très loin de là, ses parents l'avaient accompagné jusqu'à Kirovsk à quelques kilomètres de

⁴ *Compartiment étanche dont le remplissage ou la vidange permet à un sous-marin de plonger ou de revenir à la surface.*

Mourmansk. C'est ici que pendant cinq ans, à la dure, dans des conditions abominables, il avait appris son métier de marin, alternant les cours, les entraînements physiques et les embarquements.

Il n'avait revu son père et sa mère que le jour où il avait reçu son diplôme de fin d'étude. C'est à ce moment là aussi qu'il avait vraiment revêtu l'uniforme de la marine de l'Union Soviétique. Jusqu'alors, il n'avait eu droit, comme tous ceux qui étaient passés par là, qu'à la tenue de travail faite de toile grossière.

A vingt ans ! Quelle fierté de porter enfin l'uniforme bleu marine en drap épais, assorti d'une capote plus épaisse encore. Il se rappelait encore le col blanc entouré de liserés bleu ciel qui cascadaient sur ses épaules. Et les galons cousus sur les manches, bien visibles eux, qui sans équivoque disaient qu'il était marin breveté. Pour couronner le tout, il y avait le bâchi⁵ orné de deux rubans noirs qui flottaient au vent. Il était agrémenté de lettres cyrilliques dorées inscrites à sa base, fièrement posé sur la tête du nouvel élément de la flotte Soviétique.

Le froid glacial, se souvenait-il aussi, qui ce jour là comme souvent régnait dans la cour d'honneur de l'école spéciale numéro un de la marine, n'arrivait pas à refroidir Igor Ianovo et ses camarades de promotion. Dans un garde-à-vous impeccable, ils avaient tous la poitrine gonflée d'un tel orgueil légitime que rien ne pouvait les atteindre. Tête dressée, tournée de quelques degrés sur la droite, le regard fixe, ils ne songeaient même pas à lorgner vers leurs familles qui étaient venues assister à la grandiose cérémonie, se congelant dans le vent réfrigérant qui soufflait de la mer de Barents.

C'était le moment où l'amiral commandant la flotte du nord, accompagné de son second et de tout l'état major de la marine au grand complet, passait en revue ces futurs officiers en puissance.

Presque tous fils de paysans ou d'ouvriers, ces marins avaient accompli ce que l'on avait rêvé pour eux, et ce que parfois ils avaient rêvé eux même. Le grand état Soviétique les y avait aidés.

Aidés ? Plus que ça ! C'était grâce à ce régime même et à toute sa bienveillance que cela avait pu se faire. Jamais ils ne pourraient le remercier suffisamment.

Si ! Ils avaient un moyen au moins. Le servir sans faillir un seul instant.

Dans la froidure de ce jour, le père d'Igor qui était là avec son pauvre

⁵ *Couvre-chef du marin.*

et unique costume, la casquette à la Lénine avachie et vissée sur la tête, avait déjà donné de son côté. Sa mère, elle aussi présente à la cérémonie, engoncée dans son vieux manteau et avec son fichu noué autour de son visage, s'était épuisée également dans les usines du parti. Maintenant que cette génération là, usée, cédait sa place lentement, le tour des enfants était venu.

Igor Ianovo était un de ceux là.

Tous, lui comme les autres, devaient se comporter avec honneur. Les grands du Parti avaient l'œil sur eux.

Mais au chaud. Depuis le Kremlin.

Cela Igor ne le pensait pas un seul instant. Pas à cette époque tout au moins, et certainement pas avec cette ironie empreinte de cynisme. Il était trop fier d'être ce qu'il était. Et encore bien plus de vivre où il vivait.

Aujourd'hui à quarante deux ans, avec le grade de Capitaine de vaisseau, il avait cinq galons sur les épaules et la responsabilité de tous les dépôts d'armes qui se trouvaient à Mourmansk, le port de guerre le plus important de l'ex Union Soviétique, et qui au delà de la mer de Barents, s'ouvrait sur l'océan glacial Arctique.

Du pistolet d'ordonnance jusqu'à l'obus de 105 en passant par les mitrailleuses, les missiles air-mer et autres projectiles divers, tout était sous le contrôle direct du capitaine de vaisseau Igor Ianovo. Il y en avait assez pour faire la guerre pendant au moins cent ans sans s'arrêter. Et dans toutes les configurations de terrain.

Tout ce foutoir était entreposé dans les immenses hangars construits sur le port militaire et qui, battus par les vents violents, glacials et chargés de sel venant du large, se mettaient eux aussi à rouiller.

Il songea encore au passé, celui que sans effort il se remémorait car c'était toute sa vie. C'était la glorieuse époque, celle où le peuple et encore plus les soldats, trempés en permanence dans la propagande, ne doutaient de rien. On leur promettait un avenir radieux, il n'y avait aucune raison pour qu'il n'en soit pas ainsi.

Ils en avaient au moins un exemple sous les yeux. Depuis les années soixante, Youri Gagarine⁶ avait supplanté toutes les icônes, on le mettait à toutes les sauces. Il venait lui aussi d'une famille de prolétaires, ses

6 *Premier Cosmonaute de l'histoire (12 avril 1961).*

parents étaient des fermiers Kolkhoziens. Dans ce pays, tout le monde pouvait réussir, et comme le cosmonaute Gagarine, monter très haut. Dans tous les sens du terme.

Valentina Terechkova⁷ avait suivi. La première femme à aller se balader dans l'espace. Elle aussi une Soviétique. Sans parler du premier animal. Quelques années avant ces deux là, la chienne Laïka⁸ avait ouvert la voie vers le cosmos, et elle aussi était née sur cette terre bénie : l'URSS.

Malgré les bruits qui circulaient parfois dans l'empire bolchevik, c'était certain, de l'autre côté du mur là-bas à l'ouest, ils n'avaient rien de plus et de mieux qu'ici !

D'ailleurs, des hommes politiques occidentaux étaient venus voir en personne ici même, et certains d'entre eux avaient trouvé le bilan de l'URSS globalement positif. Exemplaire même, alors...

Rien, ils n'avaient rien là-bas au delà du rideau de fer que les Soviétiques puissent leur envier. Bien au contraire, le bonheur était là, chez eux. Chaque jour ils pouvaient le lire dans la « Pravda⁹ » et sur les immenses affiches placardées sur tous les murs des villes.

Gloire au peuple de l'Union Soviétique ! Le meilleur travailleur du kolkhoze ! La meilleure ouvrière de l'usine ! Lénine ! Le plan a encore été atteint ! Vers un avenir radieux ! Gloire au communisme !

De la crèche au tombeau, les soviétiques baignaient dans la propagande. Allez donc penser qu'ailleurs il était possible qu'il y ait mieux... De plus c'était interdit ! Ceux qui s'y étaient essayés n'étaient plus là pour le dire. Morts ou internés, disparus en tout cas.

Même si bon nombre de camarades se posaient des questions loin des doutes sur le dogme, au fil des années, Igor avait appris le maniement des armes à bord des divers bâtiments où il avait été affecté tout au long de sa carrière. Toutes les armes, les grosses et les petites. Ensuite, il avait été formé au nucléaire et promu au commandement d'un sous marin atomique, « Le Slava¹⁰ », avec pour mission plus particulière de superviser toute cette machinerie à hauts risques.

Aujourd'hui, il y avait bien longtemps qu'il n'avait pas pris la mer. Les

7 Première femme Cosmonaute de l'histoire (juin 1963).

8 Nom de la chienne Laïka (aboyeur en russe) qui fut le premier être vivant envoyé dans l'espace (le 3 novembre 1957).

9 Vérité en russe. Organe officiel du parti et quasiment seul journal disponible en URSS.

10 Gloire !

responsabilités qu'il avait ne lui en laissaient plus le temps. Il était trop occupé par les questions de sécurité et la paperasserie.

Si un seul fusil venait à disparaître des hangars de Mourmansk, il en serait totalement responsable. Depuis que le mur de Berlin était tombé, des rumeurs folles couraient sur les trafics qui se faisaient ici où là. Ianovo avait fait de son côté tout ce qu'il fallait pour que pas un seul incident n'arrive à ses dépôts d'armes.

Depuis un quart d'heure qu'il était accoudé à la rambarde de l'échelle de coupée, Igor était tellement absorbé par ses pensées qu'il restait insensible au froid insidieux. Machinalement, il ralluma sa cigarette qui s'était éteinte malgré la bise glaciale, puis par association d'idées, son esprit s'évada de nouveau vers le passé. Un passé pas si lointain que cela. Même pas un ou deux mois auparavant en fait. Et c'est vrai, il devait reconnaître qu'il y en avait qui étaient gonflés. Vraiment ils ne manquaient pas d'air.

Un type lui avait d'abord téléphoné par deux fois pour lui filer un rancart.

— Vous verrez qu'il y va de votre intérêt, avait seulement énoncé le gars en question.

Ianovo curieux avait fini par accepter et était allé à ce rendez vous, il voulait absolument savoir de quoi on voulait l'entretenir.

L'homme qui l'attendait au fond du bar en fumant une cigarette avait une carrure impressionnante, même assis il paraissait plus grand que la moyenne. Lorsqu'il s'exprima, sa voix elle en revanche présentait quelques faiblesses et tranchait avec le personnage. Le tabac ne lui avait laissé aucune chance de redevenir claire et grave un jour prochain.

— Asseyez-vous commandant, qu'est-ce que vous buvez ? avait-il dit, en montant dans les sons aigus et éraillés.

— Euh... une bière.

L'homme avait fait un signe en direction du gars qui était derrière un comptoir, imitant le geste du presseur, puis son regard s'était de nouveau tourné vers Ianovo.

— Je n'irais pas par quatre chemins commandant, car le temps presse...

— Je suis là pour vous écouter.

— C'est parfait ainsi... Vous êtes à la tête d'une fortune, assura-t-il en tirant sur sa clope.

— Pardon ?

— Oui, toutes ces armes qui sont dans les dépôts de Mourmansk, précisa-t-il franchement, elles valent un fric fou.

— Attendez, je ne comprends pas de quoi vous parlez, s'étonna Ianovo.

— Il y a des acheteurs pour pratiquement tout ce qui est entreposé là-bas, et au prix fort.

— Quoi ? Vous suggérez carrément que je fasse sortir du matériel de la marine pour le revendre ?

— Oui c'est ça... Et pour la revente, croyez-moi on sait y faire... Vous y gagnerez cent ou mille fois ce que vous rapporte votre solde d'officier, et personne ne verra quoi que ce soit puisque c'est vous qui tenez l'inventaire...

Ianovo n'arrivait plus à sortir un mot tellement il était surpris, choqué, abasourdi par ce que lui proposait le type qu'il avait en face de lui. Il réussit cependant à répondre.

— Vous... Vous êtes fou d'avoir pu penser un seul instant que je pourrais rentrer dans cette combine...

L'autre devait s'attendre à une réponse de ce genre, et avec un sourire aux lèvres il ajouta :

— Bien entendu, il faut que vous preniez le temps de la réflexion. Pesez bien le pour et le contre, songez aux sommes d'argent énormes qui nous attendent... Vous attendent...

Alors qu'un serveur venait de déposer la bière sur la table et repartait vers le bar, Ianovo se leva brusquement.

— Jamais ! dit-il en contenant une énorme colère. Jamais ! Ne revenez me relancer pour quoi que ce soit de ce genre, vous avez à faire à un patriote... Si vous revenez à la charge je vous dénonce aux autorités, c'est bien compris ?

L'autre, toujours assis, gardait son calme et tout en allumant une autre cigarette, il répondit :

— Je comprends votre réaction, mais encore une fois, laissez la réflexion faire son chemin, je vous rappellerai plus tard.

Ianovo n'avait plus rien à répondre, il ne trouvait pas de mots assez forts pour dire combien il était outré. Il tourna les talons et se dirigea vers la sortie. Pourquoi était-il venu à ce rendez vous à la con ?

Il ne se passa pas deux jours lorsqu'il reçut un message par courrier.

— Avez-vous pensé à ce dont nous avons parlé ? était-il simplement écrit.

Ianovo avait froissé le billet et l'avait jeté à la poubelle.

Deux jours plus tard il reçut à nouveau un coup de fil. Celui qui s'exprimait ne pouvait contrefaire sa voix parfaitement reconnaissable.

— Alors commandant ? Vous avez réfléchi ?

— Allez-vous faire foutre ! eut Ostrov pour toute réponse avant que la communication ne soit interrompue.

Ces fumiers ! Ils ne respectaient rien. Pour faire du fric, ils vendraient père et mère, trahiraient leur patrie.

Cependant, plus jamais après cet ultime coup de fil, Ianovo n'entendit parler d'une quelconque combine.

Ils avaient compris ces salauds !

C'est ce que pensait l'officier. Il ignorait que ceux qui avaient essayé de l'embarquer dans ces magouilles ne lâchaient jamais prise. Ça avait échoué avec lui, ils trouveraient une autre solution pour contourner le problème. Comment pourraient-ils laisser tomber ?

Et Ostrov, abandonnant la piste Ianovo, avait donc fini par trouver l'amant de madame Bilitchev.

N'ayant aucune idée de cela et toujours accoudé sur la passerelle, le capitaine de vaisseau jeta son mégot dans l'eau glaciale et noire qui se trouvait plus bas, puis oublia l'incident qui lui était revenu en mémoire. Ce soir il était nostalgique pourtant, et son esprit se remit à vagabonder. Il se retourna vers le haut de l'échelle de coupée. Vers le pont du « Pabiéda¹¹ ».

C'était le bateau sur lequel il avait été embarqué depuis. C'était son bureau. Comme mis sur une voie de garage, ce vaisseau n'avait pas prit la mer non plus depuis plusieurs mois, et quoi qu'Igor Ianovo et ses hommes fassent, les armes de bord, elles aussi rouillaient doucement malgré l'entretien. Tout comme un homme doit se bouger, une machine doit fonctionner, mais il n'y avait plus d'argent dans les caisses de l'état pour permettre de tirer le moindre obus.

C'était pire qu'avant, au temps des Brejnev et autre Khrouchtchev. La vie ne s'était pas améliorée. Vraiment pas. C'est même de façon

¹¹ *Victoire !*

chaotique que l'état versait les salaires. Aux hommes de base, comme aux officiers supérieurs comme lui, et certaines fins de mois étaient angoissantes.

La rumeur, encore elle, disait que c'était pareil dans l'armée de terre et l'aviation. Malgré les apparences, le mur en tombant, semblait avoir amené un peu plus de malheur sur tout le pays. Et si le plus grand nombre pourtant arrivait à tirer leur épingle du jeu, il y en avait qui regrettaient déjà l'ancien régime.

Ceux là avaient du mal à se faire à l'économie de marché.

Le froid glissant sur lui sans l'éprouver, c'était à tout cela qu'Igor pensait, toujours accoudé à la main courante de l'échelle de coupée.

Il était dégoûté. Et malgré sa répulsion à tout jeter aux orties, il devait reconnaître que de tous ceux en qui il avait placé sa confiance, peu étaient restés pour éviter le naufrage.

En fait, la plupart des bons communistes qui avaient dirigé le pays pendant des décennies, faisant régner la peur, usant de la répression et de l'abus permanent de pouvoir, eux de leur côté s'étaient aménagés du bonheur.

Le peuple n'était par leur préoccupation. Ni avant, ni maintenant.

Des comptes bien garnis les attendaient en Suisse ou au Luxembourg, et l'idéologie n'avait été qu'un alibi de tous les instants pour tromper le prolétariat. Eux, les nantis, ils se préparaient chaque jour une retraite future où le besoin et le dénuement seraient absents. Ils savaient bien qu'un jour ou l'autre, les serfs se révolteraient et les chasseraient du pouvoir.

Ils avaient quand même tenu soixante-dix ans. Mais tout au long de ces années, ils avaient prévu de quoi survivre au désastre. Laissant le peuple dans une misère plus noire encore, et le pays exsangue.

Quoi qu'il en soit, il fallait maintenant faire avec. Igor Ianovo, comme les trois cents hommes embarqués sur le « Pabiéda », par habitude, par routine et par discipline, continuaient à monter chaque jour à bord et à entretenir leur bâtiment. Il n'y avait pratiquement plus de carburant, alors on faisait tourner les moteurs avec parcimonie, mais il y avait tant de choses dont il fallait s'occuper par ailleurs que pendant des mois personne ne pensait. Ou très peu en tout cas.

Maintenant, presque deux ans après l'arrivée de la « démocratie », les maigres économies qu'avaient pu faire les uns et les autres avaient fondues et ce n'était pas les salaires chétifs et irréguliers qui viendraient

les renouveler. Pour certains, le lendemain était une véritable appréhension. La situation ne pouvait durer ainsi.

Les occupations à bord se raréfaient et la motivation n'était plus vraiment de mise. Tous ces marins commençaient sérieusement à se poser des questions.

Maintenant, ils en avaient le temps et les raisons.

Igor était de ceux qui pensaient beaucoup. Plus que les autres.

Il se secoua et tout à coup, là sur la passerelle où le froid s'était encore accentué, il se mit à frissonner. Il attrapa la cigarette qui se consumait entre ses lèvres et tout comme la précédente, la balança vingt mètres plus bas, près de la coque de son navire, dans l'eau noire et sinistre de la mer de Barents. Igor Ianovo jeta un dernier regard vers les ombres des sous-marins à l'abandon, puis se mit en mouvement. Il acheva de franchir les dix mètres de passerelle qui le séparaient encore du quai, y posa les pieds et se dirigea vers les bâtiments du GQG¹².

Il laissa derrière lui le croiseur « Pabiéda ».

Lui aussi finirait par rouiller.

¹² *Grand Quartier Général.*

CHAPITRE TROIS

DATCHA DU CONSEILLER ALEKSANDER KOLPACHEVO. OCTOBRE 1992.

L'appartement en ville étant bien trop exposé, c'est dans la propriété qu'il avait à la périphérie de Moscou que le conseiller du Kremlin avait convoqué le lieutenant Sergueï Jardonov.

— Une sacrée baraque ! s'était dit cyniquement l'officier en arrivant devant la bâtisse. J'suis pas prêt d'avoir la même.

Il avait été contrôlé par deux soldats, qui malgré le froid montaient la garde au dehors devant la grille d'accès. L'un d'eux l'avait ensuite accompagné jusqu'à la porte d'entrée de la maison proprement dite. C'est Ostrov, une cigarette au bec, qui l'attendait là pour le conduire jusqu'au conseiller du Kremlin. Il régnait une chaleur réconfortante dans la maison, et cela mit Jardonov en confiance alors qu'il retirait son manteau. Il ne savait pas à quel point ces agréables impressions allaient rapidement et lâchement l'abandonner.

— Suivez-moi ! avait dit Ostrov.

L'homme du KGB introduisit l'officier dans un bureau et le présenta à Kolpachevo qui attendait assis dans son fauteuil.

— Merci Vassili ! Asseyez-vous Lieutenant !

L'officier s'exécuta, alors qu'Ostrov laissait les deux hommes en tête à tête. Il saurait tout ensuite.

Kolpachevo étudiait rapidement son visiteur. Belle prestance, un petit peu de ventre peut-être, sans doute pas assez d'exercice...

Lorsqu'il avait reçu son coup de fil la veille, le lieutenant Jardonov s'était bien demandé pourquoi le conseiller de la présidence voulait le rencontrer et surtout chez lui. C'était assez inhabituel, unique pour tout dire. Il se posait encore bien des questions alors qu'il se trouvait face à

Kolpachevo, mais il allait enfin savoir. La conversation fut tout de suite lancée par le conseiller. Il savait lui, que le temps était compté.

Au bout de seulement cinq minutes, Jardonov comprit parfaitement ce que voulait l'homme assis en face de lui. Très bien même, et il ne s'attendait certes pas à cela.

Il tomba de très haut, mais refusa cependant poliment la collaboration qui lui était offerte. Pas longtemps.

Fort de sa position le conseiller lui servit sans attendre quelques arguments costauds. Aussitôt, l'officier se trouva dans la situation d'un homme qui ne pouvait plus repousser ce qu'on lui proposait. Il n'avait aucune chance de sortir du piège qui était en train de se refermer sur lui, et une onde douloureuse lui traversa l'estomac. Il aurait bien dû se douter d'ailleurs que s'il se trouvait ici, c'est que déjà celui qui était en face de lui savait.

En effet, Kolpachevo avait abattu quelques cartes maîtresses. Et maîtresse était un terme bien choisi en l'occurrence. Il avait étalé sur le bureau plusieurs photographies tirées d'après une bande vidéo. Elles étaient explicites. Jardonov y était en effet en train de besogner madame Bilitchev... Et madame Bilitchev n'était pas en reste. Les positions étaient aussi variées que les clichés étaient nombreux.

L'officier avait pâli en voyant les images, mais c'était un fait, le fumier qui était en face de lui avait des atouts majeurs.

— Réfléchissez bien ! Je vous laisse quelques minutes, annonça cyniquement le conseiller en se levant, après avoir détaillé les conséquences désastreuses qui se profilaient si les photos compromettantes étaient envoyées à qui de droit.

L'officier abattu fit un signe de tête résigné et regarda avec grande inquiétude Kolpachevo sortir de la pièce.

Une fois seul, le regard fixé sur les images qui entérinaient sa perte, Jardonov ne mit pas longtemps pour comprendre où se trouvait son intérêt. Il n'avait aucune idée libidineuse en tête en parcourant les photos déposées sur le bureau, c'était même exactement le contraire. Vraiment, à cet instant précis, les appâts de madame Bilitchev généreusement offerts à son regard le laissait de marbre. Aucun frémissement ne venait troubler son pantalon en dessous de la ceinture. L'officier était anéanti.

Il ne s'était pas écoulé plus de trois ou quatre minutes quand Kolpachevo regagna son fauteuil.

— Alors ? demanda-t-il en s'asseyant.

Tout en se tortillant sur sa chaise, la rapide réflexion ayant fait son œuvre, Jardonov se montra enfin coopératif.

— Je ... Je vais marcher avec vous monsieur le conseiller.

— Vous avez pris la bonne décision, assura l'autre.

Qu'aurais-je pu faire d'autre ? se demanda Jardonov intérieurement.

D'un côté il y avait Kolpachevo avec ses arguments massues, des protections assurées et de l'argent à ramasser. De l'autre le Goulag, la déchéance et rien d'autre. Même avec la peur au ventre en ce qui concernait la suite des opérations, il n'y avait pas à hésiter. Et puis les sommes annoncées - en dollars... - elles aussi donnaient à réfléchir, il fallait bien l'avouer, même si réfléchir posément dans ces conditions là n'était pas idéal.

— Maintenant monsieur le conseiller, qu'est-ce que je dois faire exactement ? avait alors fini par demander l'officier d'une manière déférente.

— Ça ne sera pas une partie de plaisir, je tiens à vous le dire lieutenant, mais je vous rappelle que vous allez être largement rétribué pour exécuter votre mission... Comprenez que si nous le voulions, nous pourrions parfaitement vous demander de travailler disons... bénévolement.

Bon dieu, c'est vrai ! Avec ce qu'ils savaient, ils auraient pu le faire bosser pour pas un rond. Quand il y pensait quel con ! Pourquoi s'était-il embarqué avec la femme du président ?

— Oui... Oui et je vous en remercie, répondit-il en maîtrisant sa colère intérieure.

Kolpachevo leva la main pour l'interrompre.

— Tout travail mérite salaire, lui servit-il grand seigneur.

— Merci, répéta encore une fois Jardonov, qui n'arrivait pas à croire à ce qu'il était en train de débiter.

— Voilà un dossier complet sur la base de Mourmansk, reprit Kolpachevo en déposant une mallette de cuir sur le bureau. Vous y trouverez tous les noms, les chiffres et les plans qui pourraient vous être utiles pour mener à bien votre mission... Écoutez attentivement ce que je vais vous dire Jardonov, chaque mot est important.

— Je comprends...

— Bien. Si vous êtes raisonnable, vous irez loin et deviendrez riche... Votre mutation pour la base de Mourmansk est acquise, précisa le conseiller en s'interrompant un instant afin de s'allumer un gros cigare. Ça n'est pas cela qui aura été le plus difficile, reprit-il en soufflant un énorme nuage de fumée.... Mais maintenant, pour vous et pour nous tous, les choses sérieuses commencent.... Je me fais bien comprendre ?

— Euh... oui... Je vais donc être muté à Mourmansk, répondit l'officier sans être certain de bien suivre le cheminement et en notant bien qu'aucun cigare ne lui avait été offert. Les frontières étaient bien établies.

— C'est indispensable... Et nous avons pris de l'avance. Dès demain dans la journée vous prendrez l'avion et rejoindrez votre nouveau poste. Vous voyez que nous ne doutions pas de votre adhésion au projet ! annonça Kolpachevo sans sourciller.

Tu parles ! Votre adhésion au projet... Le salopard !

— Bien, je suis à vos ordres monsieur le conseiller, répondit cependant docilement Jardonov.

— Vous comprenez vite, nota Kolpachevo en soufflant encore un épais nuage de fumée odorant.

Oh que oui ! Ça j'ai bien compris. Je suis dans une belle merde !

— Quelle sera mon affectation exacte ? demanda douloureusement l'officier.

— Adjoint au commandant Ianovo qui est l'officier chargé de la sécurité dans un tout premier temps. Ensuite, c'est vous qui aurez le poste, avec un galon de plus sur les épaules.

Jardonov était partagé entre trouille, excitation et étonnement.

— Une promo... une promotion ?

— Absolument !

— Bien... bien... Mon rôle dans les heures à venir ? demanda-t-il en s'attendant à tout.

— Dans les heures - vous avez raison de le dire - les minutes même, dès maintenant d'ailleurs, vous allez mettre sur pied un plan, un genre d'exercice auquel est rompu un officier de votre trempe. Un événement va se produire à Mourmansk et c'est vous qui allez orchestrer cette opération.

— Un événement ? Quel genre d'opération, monsieur le conseiller ? interrogea l'officier en redoutant le pire.

— Ianovo encore en poste, expliqua Kolpachevo sentencieusement, ni vous ni nous n'aurons vraiment les mains libres tant que ce sera le cas... Il va falloir rentrer en douceur dans cette base. Pour cela, il est indispensable de mettre hors-circuit tous les postes de garde que cet officier s'est ingénié à installer.

— Hors circuit... Mais qu'envisagez vous ? Vraiment monsieur, qu'est-ce que vous suggérez ?

— Je ne suggère rien, j'ordonne répondit Kolpachevo d'un ton cassant, et c'est à vous de trouver dans les meilleurs délais comment d'une part court-circuiter Ianovo avant son départ définitif du poste qui vous est promis, et d'autre part faire rentrer discrètement sur la base navale un groupe de douze hommes, afin qu'il puisse en repartir sans ennuis avec une grosse quantité de marchandise.

— Oui... mais... mais encore ? demanda une fois de plus Jardonov qui perdait pied.

— Je vous le répète, s'impatienta Kolpachevo, les soldats qui sont de garde ne devront en aucun cas être une gêne pour nos troupes.

— Vous... vous voulez que je mette hors d'état de nuire ces hommes ? Ceux qui seront de garde ?

— Effectivement, vous avez été recruté pour ça Jardonov, insista Kolpachevo, vous êtes notre cheval de Troie... Trouvez la meilleure solution et la moins tapageuse à ce problème. Vous n'aurez pas de seconde chance, pesez bien le pour et le contre avant d'agir. Vous allez être payé grassement je vous le rappelle, ne nous décevez pas.

— Bien sûr monsieur le conseiller. Vous... vous pouvez compter sur moi, affirma Jardonov en doutant lui-même de ses propos.

— C'est bien pour cela que je vous ai choisi entre tous, menti effrontément le conseiller du Kremlin. Songez à l'avenir, n'hésitez pas à mettre le paquet. Ensuite, quand Ianovo sera effectivement parti - parce qu'il va partir n'en doutez pas et ça ne saurait tarder - notre commerce sera florissant, et moins compliqué, puisque c'est vous qui aurez le stock en charge... Il y aura d'autres opérations sur Mourmansk, n'oubliez pas que c'est le plus gros entrepôt d'armes de Russie, un sacré supermarché...

— Oui, je me rends bien compte, répondit Jardonov en se demandant dans quelle galère il allait mettre les pieds.

Kolpachevo poussa la valise de cuir vers l'officier qui se levait.

— Comme le temps est un facteur extrêmement important, annonça-t-il, vous allez vous mettre immédiatement au travail.

— Euh... c'est-à-dire, monsieur le conseiller ?

— Ici même, vous avez une chambre pour cette nuit. Bien entendu, vous profiterez très peu du lit, vous avez largement de quoi vous occuper.

— Ah, bien, bien... Mais... et mon poste au Kremlin ? Je suis de garde et...

— Ne soyez pas inquiet, tout est calé. Maintenant, allez-y Jardonov, notre avenir est entre vos mains ! Le vôtre également, rajouta insidieusement Kolpachevo.

Il n'y avait pour l'officier aucune autre alternative et en quittant son fauteuil, le conseiller venait de le lui rappeler sans détour.

— Est-il utile de préciser, dit-il encore en se dégageant de derrière son bureau, que nous sommes peu à être au courant de ce qui se trame, lieutenant ?

— Non, bien sûr monsieur le conseiller.

— Parfait ! Et c'est tout juste si nous nous connaissons n'est-ce pas ? conclut-il la voix chargée de menaces.

Ce type était vraiment détestable, mais Jardonov était à sa merci. Le piège à rat s'était refermé sur lui et il ne pouvait pas s'en échapper. Il en avait des vertiges.

Mais quelle autre alternative avait-il ? Juste celle de marcher dans la combine avec tous les risques que cela comportait ou bien se retrouver en Sibérie. Extrêmement restreintes comme possibilités.

Il avait l'évidente et intime conviction qu'il mettait les pieds dans un énorme merdier, mais à tout prendre, il préférerait de loin le fric et la liberté. Même si les soucis qui allaient avec étaient de taille.

Et à l'évidence, le conseiller Kolpachevo lui, voulait bien ramasser les dollars mais surtout ne pas se mouiller, le moins possible en tous cas. S'il y avait de gros problèmes, Jardonov serait seul en première ligne. Il avait tout intérêt à ne pas rater son coup. Le bon fusible à faire sauter c'était le capitaine de vaisseau Ianovo et personne d'autre. Il devait se concentrer là dessus.

Le conseiller du Kremlin ouvrit une porte qui donnait sur une chambre et incita l'officier à en franchir le seuil.

La nuit allait être longue, mais l'invitation que venait de faire Kolpachevo tenait plus de l'ordre que de la formule de politesse. En un mot comme en cent, Jardonov devait se plier à ce qu'on lui demandait.

Il pénétra dans la pièce et la porte se referma sur lui. En dehors du lit qui garnissait la chambre, il y avait également pour l'accompagner un bureau et une table ronde. Sur cette dernière était posé un plat contenant des concombres, quelques tranches de pain, des harengs confinés dans leur jus, un verre muni d'une anse au fond duquel reposaient des feuilles de thé et un samovar, pourvoyeur en eau chaude.

Le conseiller Kolpachevo n'avait eut effectivement aucun doute quant à l'issue de l'entretien qui venait d'avoir lieu, et tout avait été prévu. Cependant Jardonov ne pensait pas à manger. Une boule lui nouait la gorge et l'empêchait d'avaler quoi que ce soit.

Un whisky ou une vodka à la rigueur, ça oui ! Il en rêvait... Mais en un tour d'horizon rapide il comprit que l'alcool n'était pas prévu à son programme.

Il oublia nourriture et boisson, fit un gros effort pour éviter de trop penser à son avenir devenu très incertain, et tenta de se concentrer sur ce qui l'attendait dès maintenant. Il n'y avait que ça qui pouvait limiter les dégâts.

Il s'alluma une cigarette et déposa l'attaché-case sur le lit, puis en sortit les documents qui se trouvaient à l'intérieur. Un plan de la base navale, des horaires et notamment ceux des tours de garde, puis une liste. C'était l'organigramme de Mourmansk.

A vue de nez, il y avait une vingtaine de noms qui étaient inscrits sur le feuillet et parmi ceux-là, quelques uns étaient soulignés en rouge. Jardonov se pencha avec un peu plus d'acuité sur ces derniers. Il se rendit bien vite compte qu'aucun des trois noms qu'il découvrait ne lui étaient inconnus.

Ici où bien là au cours de ses affectations, il avait eu l'occasion de rencontrer ces hommes. S'il lui restait encore un soupçon de doute quant à l'efficacité du réseau de Kolpachevo, Jardonov l'évacua sur le champ.

Plan, noms et notes diverses qui pourraient vous être utiles avait dit le conseiller ? Il n'avait effectivement rien laissé au hasard. Il avait même déjà mâché le travail en rappelant à Jardonov que dans la base navale se trouvaient peut-être déjà de possibles alliés.

Putain ! Il n'était certainement pas le seul à s'être fait embarqué dans cette histoire à la con. Et sur le moment c'était plutôt rassurant.

L'officier s'installa plus confortablement devant le bureau, et étudia avec soin les documents qu'il avait à sa disposition. Pour l'instant il ne voyait pas en quoi et comment il pourrait utiliser ceux qui lui avaient été plus particulièrement désignés, mais il allait y travailler.

Dans un premier temps, Jardonov prit le parti de se pencher sur la configuration de la base navale. Il se rendit compte au bout d'un long moment fait de nombreuses supputations, que sur le trajet non seulement le plus direct, mais surtout le seul qui en définitive était possible afin de se rendre au dépôt des Kalachnikovs dont lui avait parlé Kolpachevo et qui était marqué d'une croix sur le plan, se trouvaient pas moins de deux postes de garde, soit quatre hommes. Une paille...

C'étaient ces types là qu'il fallait mettre hors d'état de nuire. Cela était inévitable et se lamenter sur cette conclusion ne servait à rien du tout.

Jardonov envisagea mille et une façons de parvenir à ses fins, puis renonça, pour y revenir. Puis retint une façon de faire... La seule qui à son sens tenait le mieux la route. Sans doute la plus simple et l'espérait-il la plus efficace.

Les yeux brûlants de fatigue, il regarda le réveil qui se trouvait à côté du lit. Il était quatre heures du matin. Depuis plus de sept heures, s'interrompant de temps à autre pour boire un thé, grignoter un petit quelque chose ou bien fumer une cigarette, Jardonov avait planché sur les documents relatifs à la base de Mourmansk, aux trésors qu'elle détenait, et à la meilleure manière qui soit pour les atteindre.

Fourbu, l'officier jeta un dernier coup d'œil sur ses notes mises au propre, puis se leva. Il se dirigea vers le lit et s'abattit sur la couche, tout habillé. Il ne s'endormit pas tout de suite cependant. Il voyait défiler devant ses yeux tout un tas d'images qu'il n'aurait même pas voulu imaginer. Vraiment sa vie venait de basculer, et pas dans le sens qu'il aurait souhaité.

— Lieutenant Jardonov ! Lieutenant Jardonov !

C'est son nom que l'on appelait au-delà de la porte. Il se mit sur un coude, encore groggy. Il s'était endormit d'un coup, sombrant dans un monde irréel.

— Euh... Oui ! répondit-il la bouche pâteuse, à peine sorti de ses cauchemars.

— Il est sept heures quinze, le conseiller vous attend en bas à huit heures précises, dit-on au travers de la porte.

— Bon sang ! J'arrive !

Il avait dormi peut-être deux heures et il avait l'impression qu'il venait de se coucher à l'instant. Jardonov prit vraiment conscience de la réalité qui l'entourait et il reposa les pieds sur terre, dans tous les sens du mot. Il se dirigea péniblement vers le cabinet de toilette. Il y avait même une douche là dedans.

A huit heures moins dix, il se trouvait dans la salle à manger du rez-de-chaussée. Ce qu'il y vit et sentit, acheva de réveiller l'officier une bonne fois pour toutes.

Deux couverts avaient été dressés, et au-delà de la vaisselle nécessaire, il y avait sur la table de quoi faire rêver. Si les traditionnels et indispensables concombres y figuraient en bonne place, il y avait déposé sur la nappe blanche beaucoup moins commun. Des croissants, des baguettes de pain à la française, des œufs à la coque, de la confiture, du miel, des oranges, du beurre, du jambon, des saucisses, du fromage, des gâteaux, des jus de fruits.... Jardonov, en avait les yeux arrondis par la surprise. Ce n'était pas tous les jours qu'il voyait un tel étalage. Et encore aujourd'hui, quelques courtes années après la chute de la dictature et ses décennies de privation, il y avait encore dans ce pays des gens qui n'imaginaient même pas que de telles offrandes puissent exister.

Kolpachevo poussa la porte.

— J'ai pour habitude de gâter mes collaborateurs ! dit-il en pénétrant dans la pièce. Asseyez-vous !

L'officier prit place.

— Alors ? demanda tout de suite le conseiller.

Jardonov comprit bien sûr instantanément que Kolpachevo ne lui demandait pas ce qu'il pensait du petit déjeuner.

— Je pense avoir trouvé une solution qui devrait aller, commenta-t-il en tendant au conseiller du Kremlin les notes qu'il avait mises au propre.

— J'espère ! répondit Kolpachevo en se plongeant immédiatement dans la lecture des documents qu'il venait de saisir. Après quelques minutes où régna un impressionnant silence dans la pièce, il releva la tête en souriant.

— Je pense que nous pouvons manger l'esprit tranquille, dit-il en prenant un croissant. Servez-vous et parlez-moi un peu plus des détails, ajouta-t-il en regardant Jardonov.

Celui-ci respira intérieurement et sentit instinctivement que si le conseiller n'avait pas été satisfait, il l'aurait privé de bouffe et renvoyé immédiatement dans la chambre, avec pour objectif de n'en sortir que muni d'une solution.

Quand l'officier quitta repu la datcha vers dix heures, car il n'avait pu résister devant la table garnie, il était encore bien plus inquiet et fatigué. Tout en marchant sous les épais flocons qui tombaient et en relevant le col de sa capote, le lieutenant Jardonov pensait. Déjà qu'en temps normal il était impossible de s'arrêter de penser, là c'était bien autre chose. C'est à peine s'il voyait ce qu'il y avait autour de lui, sa tête était comme prise dans un étau qui serrait, serrait, serrait sans fin.

Comment sa propre vie avait-elle pu prendre un pareil tournant ? Il n'en revenait pas.

Car il avait beau se dire que ce n'était pas possible, que tout ça allait s'arranger, en attendant c'était bel et bien lui et personne d'autre qui venait de mettre sur pied un plan pour forcer l'entrée de la base de Mourmansk afin d'aller y dérober des armes.

Qu'il y fût forcé ne changeait rien au problème. Et coûte que coûte maintenant il devait avancer, il fallait se rendre à l'évidence.

Un retour en arrière n'était pas envisageable et encore moins un échec dans ce qui se préparait.

S'il ratait ça, il ne doutait pas un seul instant que Kolpachevo lui, ne le raterait pas. Il avait bien conscience des conséquences que cela pourrait avoir.

Afin d'augmenter ses chances pour mener à bien cette mission, le médecin lieutenant Nikolisk allait lui donner un coup de main. Ce type là faisait partie de ceux dont le nom avait été souligné en rouge sur la liste jointe aux plans de la base de Mourmansk.

D'après ce qu'il avait mis sur pied, Jardonov utiliserait d'abord l'homme de science en tant que fournisseur, car il avait besoin d'un produit qu'il ne pouvait pas se procurer ailleurs que chez un praticien, puis ensuite dans le rôle de fusible si ça tournait au vinaigre.

Le souvenir que Jardonov avait du médecin était diffus, mais dans sa mémoire surnageait encore une image de lui. Il se le rappelait comme un type un peu amorphe, qui buvait et fumait pas mal également. C'est en

casernement du côté de Kiev, alors que cette ville était encore dans l'empire Soviétique, qu'il l'avait rencontré. Il y avait bien trois ou quatre ans maintenant.

Cette impression bien ancrée en lui d'un type sans ressort donna à l'officier bon espoir d'embarquer le médecin dans l'aventure. Sans le mettre au courant des détails de l'opération bien sûr. D'ailleurs, il ne lui parlerait même pas d'une quelconque opération. Nikolisk ne savait pas ce qui se tramait et ne devait jamais le savoir.

— Si vous n'arrivez pas tout seul à le convaincre dans un laps de temps très court, avait dit Kolpachevo, nous vous y aiderons.

Jardonov n'avait pas demandé comment. A ce moment là, ça ne serait plus son problème.

Cependant, il ne tenait pas à faire de vague et préférait employer la méthode douce.

— J'aime mieux, expliqua alors l'officier, que Nikolisk soit pour moi un pare feu consentant, ignorant et que j'ai sous la main, plutôt qu'un ennemi déclaré... On ne sait jamais.

— Ce n'est pas idiot du tout et très prudent de plus, remarqua Kolpachevo, mais songez qu'il faut aller vite, très vite.

— J'en suis tout à fait conscient monsieur le conseiller.

Émergeant de ses pensées obsédantes, puis, revenant au moment présent, Jardonov regarda autour de lui.

Dans la rue sinistre qu'il venait d'atteindre, en regardant les rares voitures rouler dans la neige déjà boueuse, noire et collée au bitume défoncé, il leva le bras en direction du bus sans âge qui se dirigeait vers lui. Lorsque le véhicule s'arrêta à sa hauteur, il grimpa à bord.

Il faisait chaud dans la cabine, et une dizaine de voyageurs tristes et somnolents malgré l'heure déjà bien avancée de la matinée y étaient déjà installés. Des rigoles d'eau sale formées par la neige fondue collée à leurs chaussures ruisselaient sur le plancher au caoutchouc usé jusqu'à la corde. Jardonov ne put s'empêcher de repenser au luxe étincelant qu'il venait de quitter. Entre le peuple et les hautes instances, avec ce simple et banal exemple qui lui en rappelait bien d'autres, la différence lui sautait maintenant aux yeux.

Bientôt lui aussi aurait de l'argent.

Détourné par l'appât du gain, il avait momentanément oublié la femme du président et la trahison qu'il s'apprêtait à commettre.

Momentanément seulement.

Dès demain il serait à Mourmansk. Immergé dans une autre vie.

Et comment faire autrement ?

Ils le tenaient par les couilles, alors...

CHAPITRE QUATRE

*APPARTEMENT DU CONSEILLER ALEKSANDER KOLPACHEVO, MOSCOU.
OCTOBRE 1992.*

— Où en sommes-nous ?

Des deux hommes qui étaient en face de Maksimir Lemovine qui venait de poser la question, c'est Kolpachevo qui répondit le premier.

— C'est définitif, il n'y a rien à faire avec l'officier qui est en place à Mourmansk. Nous sommes passés au plan B, celui que nous avons déjà eu l'occasion d'évoquer.

L'autre reprit la parole et d'un ton cassant répliqua.

— Bon dieu ! Voilà qui ne nous arrange pas.

— Soyez sans crainte, rassura Ostrov qui comme d'habitude tirait sur une clope, celui que nous avons trouvé ne nous fera pas défaut, d'ailleurs le conseiller va vous le confirmer. Il est déjà embringué.

— Peut-être, embraya de nouveau Lemovine avant que Kolpachevo n'ouvre la bouche, mais j'aurais préféré de loin quelqu'un qui soit bien intégré. Quelqu'un déjà dans la place. Et puis c'est encore une perte de temps.

— Oui, nous aussi nous aurions préféré, rétorqua le conseiller du Kremlin, mais il n'y a vraiment rien à tirer de Ianovo, il vaut mieux laisser tomber, tout comme celui de la base de Montchegorsk il me semble, mais on y travaille encore. Et Ostrov pourrait mieux vous en parler à ce propos, précisa-t-il en désignant le fumeur invétéré qui se trouvait avec eux, mais ces types là ne peuvent que nous attirer des ennuis... Il reste encore des patriotes dans ce pays, et on est tombés dessus. Il vaut mieux les écarter de notre chemin.

— Ce que dit le conseiller, intervint l'homme du KGB, est tout à fait exact.

— Bon dieu ! s'énerva Lemovine, c'est une tuile ! Si c'est foutu définitivement, ces emmerdeurs là ne doivent pas rester dans nos pattes. Il faut que Tidirsk s'en occupe au plus vite, c'est lui le chef d'état major des armées non ?

— Oui, bien sûr, confirma encore Kolpachevo, c'est prévu et je lui ai déjà adressé des notes en ce sens.

— Comment va-t-il s'y prendre ?

— C'est son problème, répliqua le conseiller du Kremlin, nous avons assez des nôtres, mais je pense et je l'ai souligné que dans le cas de Mourmansk, le mieux serait de ne rien faire pour l'instant et laisser passer notre première opération. Ça peut nous être très utile.

— Comment ça ?

— C'est le capitaine de vaisseau Ianovo le responsable du dépôt jusqu'à nouvel ordre, que je sache...

— Ouais effectivement, concéda Lemovine, mais encore ?

— Alors c'est lui qui endossera toute la responsabilité.

— Oui, oui... Ça ne serait vraiment pas mal du tout qu'il soit impliqué jusqu'au cou... Ça nous faciliterait la tâche pour la suite... Et puis virer ce type juste avant que l'on agisse ne serait pas le plus intelligent à faire effectivement. Il est inutile d'attirer l'attention d'une manière quelconque, je suis d'accord avec cette analyse, confirma Lemovine qui chose rare, était en phase avec le conseiller du Kremlin.

— Et à coup sûr, appuya lourdement Ostrov en souriant, une fois que tout sera terminé, c'est sur lui que tout va retomber.

Kolpachevo et Lemovine, qui avaient déjà bien analysé ainsi la conclusion, confirmèrent tous les deux qu'ils étaient d'accord avec cette évidence.

— Cela dit, demanda encore Lemovine, je préférerais que tout se déroule sans heurts... De la discrétion avant tout. Comment allons-nous organiser notre première opération ? Notre homme sera déjà en place ?

— Il sera dans la place en tout cas, reconnu Kolpachevo avec un peu de réticence, mais il a pondu lui-même un plan qui semble bien tenir la route.

— Il a tout intérêt à fonctionner, nos clients ne nous pardonneraient

pas le moindre retard dans la livraison... Si ça foire, tout le reste foire... Les autres acheteurs ne me feront plus jamais confiance. Dans ce milieu, les nouvelles vont vite, surtout quand elles sont mauvaises, vous imaginez ? insista Lemovine en s'adressant aux deux hommes qui l'écoutaient.

— Nous savons ça monsieur et tout sera fait pour que rien ne cloche.

— Dans ce cas, ne perdons plus de temps, reprit le meneur sur un ton qui n'admettait pas la réplique, et il répéta :

— Les « clients » attendent, il faut respecter les délais ou bien le fric va nous passer sous le nez, ils ne se gêneront pas pour aller se servir ailleurs... Nous ne sommes pas les seuls sur les rangs.... Vous êtes bien conscient de cela ?

— Oui... oui, bien sûr monsieur...

— Alors au boulot ! affirma encore Lemovine, ensuite nous passerons à Montchegorsk, puis nous aurons un peu plus de temps devant nous pour nous attaquer à la base de Parkkino. Là nous avons un homme à nous et déjà en place, n'est-ce pas ?

— Absolument, le colonel Eremov nous est acquis ! précisa Kolpachevo tout heureux de sortir quelque chose de positif.

— Parfait ! Précisez-moi ce qu'il en est là-bas ? demanda encore Lemovine.

— Où ? À Park...

— Non ! Montchegorsk ! La base aérienne !

— Ah... Comme je vous le disais, l'officier que nous avons approché est aussi retors que Ianovo à Mourmansk. En revanche, les tentatives faites sur son second semblent beaucoup plus positives, rassura Aleksander Kolpachevo.

— Un type fiable ?

— Autant qu'on peut l'espérer à priori... Le lieutenant colonel Krivoï a de gros problème d'argent, c'est un joueur et donc l'idéal pour nous... Il est déjà empêtré avec la mafia pour des remboursements qu'il ne peut assurer, et c'est pas des roubles qu'il leur doit... Il va accepter de collaborer avec nous sans aucun doute.

— Espérons-le... Et faites-moi virer l'autre au plus vite... Euh... comment s'appelle-t-il déjà ?

— Le capitaine de vaisseau Ianovo à Mourm...

— Non ! interrompit Lemovine. Pas lui, celui là son sort est déjà réglé. L'autre, celui de Montchegorsk.

Bon dieu ! Il fallait suivre avec ce con là !

— Kritchev... Le colonel Kritchev, précisa le conseiller du Kremlin.

— Oui c'est ça, celui-ci non plus ne doit pas rester dans nos pattes.

— Tidirsk s'en occupe également, et celui-ci en revanche sera parti bien avant notre opération sur la base, et pour des raisons qui ne soulèveront aucune question...

— Bon j'espère ! On récapitule... Qu'il n'y ait pas de conneries : Mourmansk ?

— Avec notre nouvel élément Jardonov dans la place, énuméra Kolpachevo, puis ensuite Ianovo sur qui tout va retomber puis sera viré dans la foulée, on est parés.

— D'accord ... Ensuite, Montchegorsk ?

— Le second de la base, l'accroc au jeu, continua le conseiller, comme je le disais est quasiment dans notre poche. J'aurais confirmation demain matin, mais je suis plus qu'optimiste. Il s'appelle Krivoï !

— Donc aucun souci là-bas ?

— Aucun !

— N'oublie pas de faire virer l'autre con !

— Kritchev ?

— Oui celui-ci.

— Comme je vous le disais c'est comme si c'était fait... Tidirsk à les choses en mains, comme pour Ianovo. Le sort de ces deux là est fixé.

— Bien ! Ensuite Parkkino ?

— Etremov, le responsable des stocks, comme je le disais marche avec nous.

— Pas de problème là non plus, donc ?

— Pas de problème.

— Alors tout est calé !

— Absolument !

— Surveille moi tout ça de près Kolpachevo, je ne voudrais pas qu'un

grain de sable se mette au milieu maintenant, ce serait trop préjudiciable.

— Soyez sans crainte...

— Ce ne sont pas des belles promesses que je veux entendre, je compte sur du concret, souviens-toi de ça ! asséna Lemovine en quittant sa chaise.

Kolpachevo, ainsi qu'Ostrov qui avait peu parlé mais beaucoup fumé, se levèrent.

— Il y en aura, répondit le conseiller un peu déstabilisé.

— Dans exactement trois jours, reprit Lemovine, le commando devra être à pied d'œuvre, tu me confirmes que ce sera le cas Kolpachevo ?

— Vous... Vous pouvez y compter monsieur, assura le conseiller en essayant d'évacuer la pression que l'autre lui mettait sur les épaules.

— Parfait ! Et je ne veux pas de vague... ou le minimum en tout cas. Une enquête policière là dedans ne serait pas la bienvenue, avant même que nous ayons encaissé nos premiers gains.

— Tout ira bien...

— Je le souhaite pour tout le monde... De toute manière, nous savions dès le départ que ce que nous entreprenions n'était pas du gâteau, n'est-ce pas ?

— Bien sûr monsieur, nous le savions.

— Je suis content de te l'entendre dire à nouveau Kolpachevo, souligna encore le procureur général, tu nous a assez répété que tu allais aplanir les difficultés... En attendant, c'est toi qui est comptable de tout ce qui va se passer à partir de maintenant. Moi, je pars en Afrique dès demain en faisant un crochet en Serbie, il y a d'autres clients potentiels à voir.

Lemovine avait déjà la main sur la poignée de la porte et sur ces paroles, il salua les deux hommes d'un mouvement nerveux de la tête, puis il ouvrit et referma derrière lui sans un mot de plus. Il était parti. Son physique sec s'accordait parfaitement avec sa manière d'être.

— Putain ! s'exclama Ostrov en soufflant un nuage de fumée, y a pas intérêt à le décevoir.

— T'inquiète j'ai les choses en main, répondit Kolpachevo un peu trop bravahe.

— Tu dis ça, commenta l'autre en s'allumant une nouvelle cigarette, mais tu fais dans tes frocs, ouais... C'est pas un rigolo Lemovine.

— Ouais... Mais s'il y a une chose qui me fait vraiment chier en tout cas, c'est sa manie de tutoyer tout le monde. On est pas ses boys...

— Ben, dis-lui ! railla Ostrov.

— Passe moi plutôt une clope au lieu de dire des conneries, coupa le conseiller du Kremlin, et sers nous deux vodkas.

A son tour il s'alluma une cigarette et prit le verre que lui tendait Vassili Ostrov.

— En attendant, dit-il, il faut absolument que Tidirsk s'occupe de ces deux cons au mieux, dès que nous aurons lancé l'opération. Leurs heures au sein de l'armée sont comptées, ils ne doivent pas traîner dans nos pattes. Quels abrutis ! Ils auraient pu se faire un tas de fric. Patriotes...

— Tant pis pour eux... Tu penses que ça va se faire facilement ?

— Quoi, leur mise au rancart ?

— Ouais.

— Ce n'est qu'une question de jours, rien d'autre.

— Alors c'est parfait, bientôt nous aurons les coudées franches, conclut Ostrov en s'allumant une autre cigarette.

— Oui, et en attendant il faut aussi que je vois Karkhov au plus vite. Je vais aller dès demain à Mourmansk, je dois avoir une réunion avec lui, il ne faut plus perdre de temps pour finaliser l'opération sur le terrain. Maintenant, buvons.

— Nazdarovié !

— Nazdarovié !

CHAPITRE CINQ

*APPARTEMENT DE FONCTION DU CONTRE-AMIRAL OLEG KARKHOV, MOURMANSK.
4 OCTOBRE 1992 AU SOIR.*

— Rentre Aleksander !

— Merci.

— Alors ! C'est plutôt des bonnes nouvelles que tu amènes ?

— Oui, cette fois-ci on y est.

— Assieds-toi et raconte !

— Je boirais bien un verre...

— Vodka ?

— Oui... Tout est en place, enchaîna celui qui venait d'arriver, je crois que les deux cent cinquante mille dollars sont virtuellement dans nos poches.

— Partagés en huit quand même, remarqua Karkhov en remplissant deux verres.

— Bien sûr, mais ce n'est déjà pas mal et il ne faut pas perdre de vue que ce n'est que le tout début, et tout le monde a droit à une part équitable.

— Ouais, un peu trop d'ailleurs, y'en a certains qui sont planqués...

— C'est pour moi que tu dis ça ? s'emporta soudain le conseiller du Kremlin un peu parano.

— Mais non, apaisa le contre-amiral, reconnaît quand même...

— Écoute ! s'énerva Kolpachevo en coupant son vis à vis, si tu fais allusion à... Bon, c'est vrai que je ne peux pas encadrer Lemovine c'est

un fait, mais je dois bien reconnaître que c'est lui qui a tout mis sur pied pendant tous ces mois passés et en plus, il connaît les réseaux pour écouler tout ce bordel. Sans lui on est dans la merde... pour le moment tout au moins. Et puis je te le répète, ce n'est que le premier contrat, bien d'autres suivront.

— Oui tu as raison. Et ce n'est pas à lui que je pensais...

— Ben merde alors ! Tant pis ! Tout le monde met la main à la pâte, non ?

— Ouais, ouais... c'est vrai.... Et qu'est-ce que tu veux dire par « pour le moment » ? calma Karkhov.

— J'ai ma petite idée, je t'en parlerai le moment venu. Pour l'instant restons calme, tout va bien.

— Oui, tu as sûrement raison, je suis nerveux, annonça le contre-amiral un peu piteux de s'être laissé aller. Tu sais, il y a plus de six ans que je n'ai pas fait de terrain...

— C'est comme le vélo... Tu es le seul vraiment qualifié pour ça et tes hommes te suivraient au bout du monde.

— J'espère que tout se passera sans problème...

— Les calculs ont été faits pour ça, rien ne foirera. Tout est minuté. Jardonov, notre nouvelle recrue, a pondu un bon plan... Vraiment, il y a mis du cœur. Ce type est pile-poil celui qu'il nous fallait.

— Que le ciel t'entende.

— Il sera dans la base dès demain et je te le répète, son plan est bon.

— Explique, demanda Karkhov après avoir avalé une longue gorgée.

— Deux postes de garde incontournables sur le chemin de ronde qui mène au hangar qui nous intéresse, ça fait quatre bonshommes. Ils seront endormis, vous passerez sans problème, je te l'assure.

— Endormis ? Somnifères ?

— Oui, une dose de cheval, au moins jusqu'à quatre heures du matin... Il ne faut pas perdre de vue qu'ils doivent absolument avoir repris conscience pour la relève à six heures.

— Et nous, quoi qu'il arrive, même si ces cons là foutent le bordel à une heure du matin, on sera de toute façon déjà reparti, et loin de là, se rassura Karkhov.

— Avec la marchandise, ajouta le conseiller, aucun doute là-dessus, on a calculé large. Mais de toute manière, ils ne foutront pas le bordel.

— Pourquoi ?

— Tu glisseras quelques dollars dans leurs poches et quand ils se réveilleront, crois-moi ils fermeront leur gueule.

— Ah bien, très bien !

— Tu vois... Tout est prévu, même les détails.

— Oui, tu as raison, mais... imaginons le pire... Si ça foirait quand même ? s'inquiéta encore le contre-amiral.

— Arrête tu vas nous porter la poisse... Je te dis que tout est calculé, insista Kolpachevo. Ça se passera bien, pourquoi veux-tu que ça merde ? Ça se déroulera les doigts dans le nez, crois moi... Quand ils se réveilleront, ils trouveront le pognon, et bien trop contents ils s'écraseront... D'ailleurs, ils ne sauront même pas qu'il s'est passé quelque chose.

— Je veux bien te croire...

— Et puis s'il y avait un impondérable, tu es assez grand pour prendre une décision, non ?

— Oui...

— Tu es vraiment trop nerveux Oleg, s'agaça le conseiller du Kremlin, il serait bon que nous allions nous détendre, tu ne penses pas ?

— Oui, tu n'as pas tort... Et pour ça je sais où aller. Je t'emmène dans une maison où se trouvent des jeunes femmes très accueillantes.

— Ça c'est une très bonne initiative, se marra Kolpachevo en finissant son verre.

— Surtout que c'est du haut de gamme, tu verras ça ! confirma Karkhov qui avait relégué ses soucis au second plan.

— J'ai hâte, ça va nous faire un bien immense... D'autant plus que c'est toi qui va régler la note, railla encore le conseiller.

L'autre sortit de sa poche une liasse de billets. Des dollars.

— J'ai ce qu'il faut !

CHAPITRE SIX

MOSCOU, QUARTIER GÉNÉRAL DES ARMÉES. OCTOBRE 1992.

Si ça n'avait pas été aussi indécent, l'adjudant Timolenko se serait mis à plat ventre pour servir ceux qui avaient le pouvoir. Pour les autres, les sans grades, il attendait en retour d'un service rendu une légitime récompense. Quelle qu'elle soit.

Et depuis toutes ces années où il régnait sur le bureau des effectifs des armées, il en avait eu des occasions de profiter de son poste.

Accélérer une affectation tant attendue, ou en retarder une autre... Égarer un dossier, ou le retrouver par miracle... Pousser pour une promotion, ou la freiner...

Tout cela l'adjudant Timolenko l'avait expérimenté. Et pour tout cela il avait été payé.

Du temps du communisme et des privations, c'étaient des bouteilles de vodka, de parfum, des chaussures, des vêtements pour sa femme ou sa fille, ou alors encore plus prosaïquement, de précieuses victuailles qui venaient récompenser son zèle. Aujourd'hui, Timolenko avait revu ses prétentions à la hausse. Il s'était mis au goût du jour et c'est en argent - américain si possible - qu'il se faisait régler ses faveurs. Il n'était pas fan des roubles et le faisait bien comprendre à ceux qui avaient recours à ses services. Quand le contexte s'y prêtait tout au moins.

Il y en avait d'autres avec lesquels il ne fallait même pas songer à tenter de négocier quoi que ce soit.

Le général Tidirsk faisait partie de ceux là.

— Timolenko ! Dans mon bureau !

— À vos ordres mon général ! répondit-il dans l'interphone qui venait de grésiller.

Lorsqu'il fut dans le bureau du chef d'état-major des armées, trois étages plus haut, et qu'il eut dans la main deux dossiers, Timolenko attendit les commentaires. Ce fut bref.

— À passer en priorité... Que tout soit prêt d'ici une semaine et que les documents reviennent directement à mon bureau.

— Bien mon général.

Le sous-officier franchit la porte dans l'autre sens et regagna son propre bureau.

Il s'y installa et consulta les dossiers 310348 et 240330 qu'il venait de recevoir. L'un était au nom du capitaine de vaisseau Igor Ianovo basé à Mourmansk, et l'autre à celui du lieutenant colonel Kritchev, en casernement à Montchegorsk.

Timolenko les déposa sur la pile qui était devant lui. Et abandonna le numéro 150758 qu'il était en train de traiter.

Cela confirmait bien que les numéros d'ordre n'étaient là que pour la forme. Si le besoin s'en faisait sentir, certains dossiers pouvaient se retrouver très vite dessus ou bien dessous la pile. Des choses comme cela arrivaient bel et bien de temps à autre au bureau de gestion des effectifs, sur lequel régnait le sous-officier depuis plus de douze ans maintenant.

Avec le bordel qu'il y avait dans le pays et les révocations qui se succédaient grand train, Timolenko n'était pas encore au chômage. Il y en avait qui allaient venir pleurer dans son bureau, et il en salivait d'avance.

Cela-dit, les renvois d'Ianovo et Kritchev à la vie civile étaient en route. Et sur ceux-ci, il ne pourrait rien négocier, ce qui le contrariait un peu quand même.

CHAPITRE SEPT

BASE NAVALE MILITAIRE DE MOURMANSK. OCTOBRE 1992.

— Comment ? Mais c'est pas possible ! s'écria-t-il.

— Et si, répondit-on à l'autre bout du fil, et ça devait bien arriver un jour, je ne peux plus travailler dans ces conditions, je jette l'éponge.

C'est ainsi désabusé que le capitaine de corvette Evgueni Berezovo affirmait cela à son correspondant. La ligne était mauvaise, mais Ianovo avait parfaitement compris ce que lui disait son camarade de promotion. Il démissionnait. Était-ce possible une chose pareille ?

— Mais bon sang ! s'exclama Ianovo encore assommé par cette nouvelle. Qu'est-ce que tu vas faire maintenant ? La marine c'est notre vie !

— C'était ma vie... Une autre m'attend. Mon père à une boîte sur Moscou, je vais aller travailler avec lui.

— Moscou ? Une boîte de quoi ?

— Parfum, bijoux, maquillage...

— Putain ! Quel changement, moi je ne pourrais jamais m'y faire... Si je partais d'ici j'en mourrais.

— On dit ça, mais il va falloir manger et vraiment je ne peux plus rester là, à espérer une solde trop maigre et toujours en retard... Les choses ont changé.

— Oui, je ne le sais que trop... Elles ont été bouleversées même. Heureusement que je n'ai ni femme ni gosse.

— Moi non plus, mais on va pas pour autant rester sans rien foutre à quarante ans, non ?

— Non, ce n'est vraiment pas envisageable.

— Et puis d'un autre côté, les possibilités sont infinies. Tu devrais faire comme moi Igor, je suis certain qu'il y aurait aussi du travail pour toi...

— Jamais ! Non, jamais je ne pourrais vivre sans la marine....

— C'est comme tu le sens, mais moi ma décision est prise.

Berezovo avait suivi le même cursus que Ianovo, par l'école spéciale des Mousses, puis au fur et à mesure des échelons gravis, il fut nommé responsable de la sécurité pour la zone d'accès au mouillage des navires de guerre. Malgré la charge prenante et importante que chacun avait de son côté, ils étaient tous les deux restés en étroit contact.

— Alors... Bientôt tu ne seras plus marin, commenta Ianovo d'un air sombre.

— J'ai déjà intégré ça... Je suis passé à autre chose. Et je vais même te dire, je suis presque content d'en finir.

C'est vrai, songea Ianovo, que le boulot était devenu difficile à effectuer dans les conditions qui étaient imposées tous les jours. Tout était désorganisé.

Tant bien que mal pourtant, malgré les problèmes multiples qui se présentaient, eux et les autres avaient continué à accomplir leur devoir du mieux qu'ils pouvaient.

Berezovo avait cependant fini par prendre l'incroyable décision. Une décision que se refusait obstinément d'envisager Ianovo.

Quitter la marine ? Jamais !

Les deux amis étaient pendus au téléphone. Ils continuèrent à discuter de leur avenir. À cet instant là, Ianovo ne savait pas encore combien son retour à la vie civile était proche pour lui également.

Mais ce n'était pas de son fait.

CHAPITRE HUIT

*ENTRE LES VILLES D'IVANOVKA ET MOURMANSK. MARDI 6 OCTOBRE 1992,
VINGT-DEUX HEURES TRENTE.*

Il faisait nuit noire sur cette route déserte, pourrie et verglacée, mais celui qui était au volant avait l'habitude de ce genre de conditions. Bien que le camion se mette à tanguer de temps à autre, il maîtrisait parfaitement la situation. Il était né dans la neige et la glace. Comme prévu, ils seraient arrivés là-bas à minuit c'est sûr, avant peut-être, et à une heure, allez... deux heures maxi, ils auraient foutu le camp, avec les armes et le fric qu'il y avait au bout. Premier épisode bouclé. Au suivant !

Pour rendre l'éclairage du véhicule encore plus performant, il avait fait installer des projecteurs longue portée et cela améliorait sensiblement le confort de conduite. Effectivement, devant lui on y voyait comme en plein jour, au moins jusqu'à cent cinquante mètres.

C'est ainsi qu'il vit parfaitement le cerf qui traversa la route en courant. Il ne pouvait d'ailleurs le rater. L'animal était si gros et si près du camion, surgissant comme un diable de sa boîte, que même en se mettant debout sur les freins, Pavel Zagorsk ne put ralentir la course du véhicule qui se mit à dérapier.

Le premier choc fut violent. Le cerf était mort, écrasé, éclaté même, par les quinze tonnes du bahut. Mais celui-ci ne s'était pas arrêté pour autant. Glissant sur les plaques de verglas, c'est un bouleau parmi les innombrables arbres qui bordaient la route de part et d'autre qui stoppa le camion lors du second choc.

Derrière, sur le plateau, les dix bonhommes qui somnolaient se retrouvèrent les uns sur les autres, jetés en vrac sur le plancher.

Zagorsk s'était cramponné au volant en voyant arriver l'impact, tout

comme le contre-amiral Oleg Karkhov qui se trouvait à ses côtés et s'était agrippé à son siège.

Au cœur de cette profonde forêt, nul silence ne se fit après que la ferraille du camion eut rencontré le bois de l'arbre. Au contraire, c'est un boucan d'enfer qui troublait la nuit noire dans ce coin isolé de tout.

Le radiateur fuyait par plusieurs trous en faisant un bruit de locomotive, lâchant des jets de vapeurs qui ne prédisaient rien de bon.

Les deux hommes qui étaient dans la cabine émergeaient maintenant de l'état second où ils furent plongés pendant quelques courts instants. Ils l'avaient échappé belle.

— Putain ! fut le premier mot que prononça Zagorsk en revenant à la réalité.

— Saloperie ! répondit Karkhov en émergeant également.

Derrière, on entendait aussi des noms d'oiseaux qui fusaient, mais il semblait que personne n'était blessé. C'était déjà ça.

Oleg Karkhov descendit le premier et alla voir ce qu'il en était effectivement.

— Ça va là dedans ? cria-t-il en soulevant la bâche qui fermait l'arrière du plateau.

— Ça va, tout le monde est intact amiral ! répondit une voix, alors qu'une torche éclairait des hommes qui se tenaient les reins, et d'autres accroupis qui réunissaient leurs affaires envolées lors de l'accident.

— Bon ! Descendez !

Tout en disant cela, Karkhov repartit lui-même vers l'avant du camion. La silhouette de Zagorsk se dessinait devant la cabine, une main sur la tête et de l'autre tenant une torche, avec laquelle il éclairait les dégâts infligés au véhicule.

— Bon dieu, il a salement morflé, commenta-t-il en voyant arriver son passager, lui aussi muni d'une lampe torche.

— On ne peut pas se permettre de rester en plan ici ! annonça immédiatement Karkhov. Il faut absolument réparer !

— Mais amir... tenta l'autre.

— Je ne veux rien savoir ! Que tout le monde se mette au boulot ! Il est absolument impossible que nous ayons du retard... Vous savez ce que ça signifie ! Cette mission est capitale !

Le ton était rude et personne à cet instant ne songea à contrarier Karkhov. C'était lui le chef, il n'y avait aucun doute. Pourtant, un des hommes qui se trouvait sur le plateau et était maintenant comme ses camarades à côté du camion, osa :

— Amiral, quoi qu'il en soit maintenant, nous serons en retard.

— C'est vrai, alors autant arrêter de palabrer pour limiter les dégâts. Allez ! On y va !

Tous, sur les ordres de Karkhov, se mirent à pousser le camion. Dans un premier temps il était indispensable de le remettre sur la route. Pour le reste on verrait après. Ici, il ne fallait en aucun cas compter sur du passage et c'était aussi pour cela que cette route avait été choisie. Mais peut-être était-ce mieux après tout. Surtout pour celui qui serait passé par ici. Les types qui étaient là, visages badigeonnés de crème noire et vêtus de pied en cape à la manière des commandos, avec cagoule et tout le bastringue, ne souhaitaient surtout pas avoir de témoins.

— Alors, qu'est-ce que tu en penses ? demanda Karkhov à Zagorsk une fois que le véhicule fut en meilleure posture.

— On pourra rouler sans radiateur, mais il faut qu'on bricole au moins les phares et l'alternateur qui s'est tordu, puis il faut changer un des pneus avant et redresser la jante, répondit l'homme sûr de son fait.

— Combien de temps ?

— Une bonne heure, et puis ensuite il faudra rouler doucement si on veut arriver à bon port.

— À bon port... Tu choisis bien tes mots toi... Bon dieu, remarqua Karkhov sans rire, est-ce que tout ne va pas foirer à cause de ce putain de cerf ?

— J'espère que non, au boulot ! affirma Zagorsk maintenant regonflé.

Lui et quelques hommes se mirent au travail, alors que d'autres braquaient leurs torches sur le camion. Ces gars là avaient la réputation de pouvoir se débrouiller en toutes situations. Non seulement ils étaient des combattants hors pairs, habitués à faire le maximum avec un minimum, mais en plus ils étaient russes... Et pour vivre en Russie - en union soviétique plus exactement - où ils avaient passé une bonne partie de leur vie, il valait mieux savoir se débrouiller.

La situation qu'ils vivaient là était coriace.

Ils allaient essayer de prouver qu'effectivement rien ne pouvait les arrêter. Pas plus la température qui était encore descendue dans ce coin

paumé, que le reste. Ils allaient tenter également de faire abstraction de l'horloge et de ses aiguilles qui tournaient, alors que pour ce qu'ils avaient à faire par la suite, c'était un élément majeur et incontournable.

Ils étaient largement assez pour entreprendre les réparations, alors Karkhov s'éloigna sur la route, à peine éclairée par les torches de ceux qui s'activaient sur le camion accidenté. Il s'alluma une cigarette, tout en pestant intérieurement.

— Avec au moins deux heures de retard si on cumule tout, comment on va faire bon dieu ? se disait-il à lui-même.

Là-bas à quelques mètres de l'endroit où il s'était arrêté, il entendait les coups de marteaux, les bruits des clés qui grinçaient sur des boulons récalcitrants, les voix des hommes qui s'interpellaient. Le travail avançait, mais il doutait fort qu'il n'aille assez vite. Encore une fois le doute le submergea. Jamais ils n'arriveraient en temps et en heure au port de Mourmansk.

Ce qu'il avait tant redouté sans vouloir y croire un instant était arrivé.

Et si maintenant ça foirait, tout foirait.

Qu'est-ce qu'il dirait à Lemovine s'ils ne remplissaient pas la mission pour laquelle ils avaient été mandatés ?

Simplement que deux cent cinquante mille dollars avaient foutus le camp à cause d'un nom de dieu de cerf ? Putain ! Ça faisait cher le kilo de barbaque. Il valait mieux ne même pas y penser.

Karkhov en était à sa dixième cigarette quand il entendit tourner le moteur.

C'est ça ! Il s'était écoulé pratiquement deux heures depuis l'accident.

Il couru vers le véhicule et reprit sa place sur le siège passager. Tout le monde était déjà remonté à bord.

— Davai¹³ ! dit-il à Zagorsk qui venait d'enclencher la première, il nous reste une petite chance.

— Et au moins cinquante bornes à faire à pas plus de cinquante à l'heure, rappela le chauffeur.

— Bon dieu ! J'étais optimiste, en fait ça fera plus de trois heures de retard sur le timing. À ce rythme là, on l'a dans le cul !

— Essayons quand même.

13 *En avant ! Allons-y !*

— Davai ! Mais arrête-moi dès que tu aperçois une cabine téléphonique ! répondit Karkhov.

— Mais pourquoi encore perdre...

— Contente-toi d'obéir ! interrompit brutalement le contre-amiral.

— Bien, à vos ordres !

C'est vrai quoi ! Il ne pouvait pas tout dire non plus à ce quartier-maître, même si ce n'était pas la première mission qu'ils faisaient ensembles. Il y avait une hiérarchie à respecter ,et Karkhov venait de le rappeler. Et entre sous-officier et amiral...

— Donnez-moi des Kopeks ! gueula Karkhov à ceux qui étaient sur le plateau de derrière.

Sans doute y eut-il une quête entre les hommes, mais quelques secondes après, le contre-amiral se retrouva avec une dizaine de pièces de monnaie qu'un des gars avait fait passer par la petite lucarne découpée dans la cloison. Largement de quoi appeler pendant un bon quart d'heure.

Le camion se mit à rouler.

Le véhicule qui transportait le commando tangua, grinça, fit des bruits inquiétants mais tant bien que mal, il roula. Au bout d'une bonne demi-heure de route, un village, puis une cabine téléphonique se profilèrent.

— Stop !

Zagorsk arrêta le camion sans faire de commentaire et Karkhov en descendit. Il se dirigea au pas de charge vers le téléphone, décrocha, mit quelques kopecks dans la fente du combiné et composa un numéro. À l'autre bout de la ligne, après quelques sonneries, quelqu'un répondit. Même à cette heure-là.

— Résidence du conseiller Kolpachevo.

— Passe-moi ton patron ! dit-il abruptement.

— De la part de qui ?

— Dis-lui que c'est de la part de Jardonov ! Vite !

Quelques instants sans dialogue suivirent et furent remplacés par des bruits de friture. Les télécommunications n'étaient toujours pas au point. Cinq minutes passèrent.

— Allo ! Qu'est-ce que... demanda une voix brouillée par le sommeil.

— C'est moi !

— Quoi... Quoi... Mais qu'est-ce... bafouilla Kolpachevo qui avait reconnu Karkhov malgré le son détestable de la communication.

— Un gros, un énorme problème et je voulais ton avis.

Là, Karkhov raconta l'histoire du cerf et parla du retard pris sur le timing.

— Bon dieu ! Quelle merde ! Mais quelle merde ! répondit tout de suite sur un ton alarmiste le conseiller du Kremlin, maintenant tout à fait réveillé.

— Ça je ne le sais que trop bordel ! Qu'est-ce qu'on fait, on abandonne ?

— Mais putain ! Tu sais bien que c'est impossible ! Si cette opération foire, tout le reste foire !

— Alors on court des risques importants.

— Je m'en fous, tout est calculé pour que ça ait lieu maintenant. Il nous faut cette livraison, prend les décisions qui s'imposent !

— Même les pires si c'est nécessaire ?

— Oui !

— Bien, je voulais l'entendre de ta bouche.

— Fonce !

La communication fut aussitôt interrompue, mais Karkhov avait eut la réponse qu'il souhaitait. C'est Kolpachevo et non lui qui répondrait des éventuelles conséquences auprès de Lemovine. Et le contre-amiral ne doutait pas un instant que si ça tournait mal, il y aurait une explication à donner.

Il eut quand même un moment furtif d'optimisme, regagna le camion et grimpa à bord.

— Davaï !

Une fois de plus, Zagorsk embraya et le véhicule s'ébranla dans un boucan qui avait dû réveiller tout le village. Vers trois heures du matin, le convoi arriva en vue de la périphérie de Mourmansk.

— Putain ! cria encore une fois Karkhov en consultant sa montre lumineuse, c'est bien ça, on a trois heures de retard sur l'horaire, et en plus ce bahut ne nous ramènera jamais, il est foutu, arrête toi !

Oleg Zagorsk était dans ses petits souliers, il se sentait un peu

coupable de ce qui était arrivé. Il stoppa le véhicule, et s'abstint cette fois-ci de demander pourquoi.

Karkhov tapa sur la cloison qui séparait la cabine du plateau arrière en gueulant.

— Bialiov ! Koustanko ! Venez ici !

Deux hommes, au pas de gymnastique, se pointèrent au niveau de la vitre passager qui était baissée malgré le froid. Mais il faut dire qu'à ce moment là, Karkhov avait bien d'autres soucis que son petit confort. En fait, lui et sa troupe étaient dans une merde noire. Rien n'avait marché comme prévu, et il avait le pressentiment que ce n'était pas fini. Tout ce décalage dans le timing ne pouvait qu'être préjudiciable.

— Oui amiral, à vos ordres ! aboya l'un des deux types.

— Laissez votre barda ici, vous avez une nouvelle mission. Allez me piquer un camion qui soit en état de nous ramener avec un chargement de près d'une tonne !

Les deux commandos, à l'image de leurs semblables, n'avaient pas pour habitude de discuter les ordres, mais là...

— En ville ?

— Je me fous de savoir où vous le trouverez, mais il nous en faut un ! Vous nous rejoindrez sur le quai Ouest comme prévu, au niveau de la porte 2430 !

— Bien amiral !

— On se rejoindra là-bas.

— Compris amiral !

Pendant que sur l'ordre de Karkhov le camion redémarrait en fumant, Bialiov et Koustanko se demandaient s'ils avaient bien fait de participer à cette opération qui partait en eau de boudin. Néanmoins, maintenant qu'ils y étaient, ils avaient des ordres à exécuter avant de toucher le pognon qui avait été promis.

— Viens on y va ! souffla Bialiov à son compagnon. On n'a pas de temps à perdre.

— Ouais, répondit l'autre, et évitons de nous faire pincer habillés et grimés comme ça...

Sans un commentaire de plus, dans la nuit et le froid, tous les deux se dirigèrent au petit trot vers les lumières de la ville. Ça serait quand même bien le diable s'ils ne trouvaient pas là-bas ce qu'ils cherchaient.

Pendant ce temps, Karkhov et les hommes restants arrivaient à proximité des quais du port militaire. Plus exactement à l'arrière de la base. Dans un endroit assez discret où le mur était pourtant surmonté d'impressionnants fils de fer barbelés, propres à décourager les plus téméraires. Mais tout - enfin presque tout - avait été prévu.

Les commandos descendirent rapidement du véhicule. La température à cette heure-là était déjà descendue à moins six ou moins huit, et d'épais flocons de neige enveloppaient les hommes qui écoutaient leur chef.

Seul en fond dans le lointain, troublant le silence, le bruit du ressac des vagues et des bourrasques glaciales se faisait entendre. Tous ces éléments réunis avaient pour effet d'instaurer une atmosphère inquiétante aux alentours.

Pourtant, ceux qui étaient là au pied du mur dans le noir glacial n'avaient peur de rien. C'étaient des durs.

Ils s'accroupirent en cercle et Karkhov, éclairant une carte dépliée, commenta l'opération qui était en cours.

— Avec plus de trois heures de retard, annonça-t-il en chuchotant, nous prenons des risques énormes, tout le monde en est bien conscient ?

— Oui amiral, répondit Zagorsk en chuchotant lui aussi, la réponse valant pour tout le monde.

— Si jamais nous tombons sur un os, on ne pourra plus reculer...

— D'accord ! répondit encore Zagorsk.

Ces types-là n'avaient pas d'états d'âme. Et puis il y avait le fric... Plus de deux ans de salaire en un seul coup.

Ils ignoraient, ces petites mains, quel pactole allait rapporter l'opération au final. Personne n'avait jugé bon de leur donner des précisions à ce sujet. Deux ans de salaire par tête de pipe, point. Et ça pour eux, c'était déjà une sacrée somme.

— Alors allons-y ! Là-bas à cinquante mètres ! En avant ! annonça soudain Karkhov la voix basse et tendue en se levant. Suivi de ses hommes, il longeât le mur et avança vers le point qu'il venait de désigner. Arrivé là, et faisant stopper la troupe, il poussa une plaque d'acier tachée de rouille qui se situait au bas du mur. En plus d'une épaisseur et d'un poids peu communs, elle était glaciale.

Le contre-amiral appela un renfort afin de faciliter la manœuvre.

Zagorsk fut le premier à se présenter. Il n'aurait laissé sa place à personne d'autre.

Malgré les gants de protection épais que portaient les deux hommes, ils sentirent lorsqu'ils se mirent à le pousser la morsure du froid glacial que transmettait l'acier du battant. Néanmoins, sous l'effort, il se déplaça lentement vers l'intérieur de la base en pivotant sur ses gonds tout aussi rouillés que le reste et d'un diamètre imposant. Contre toute attente, il n'y eut aucun grincement, les supports avaient visiblement été lubrifiés peu de temps auparavant. Le contre-amiral remercia Jardonov en silence. Cette ancienne trappe, infranchissable en temps normal et servant par le passé au passage des torpilles, était passée entre de bonnes mains.

La taupe avait fait son boulot et c'était plutôt de bon augure pour la suite.

Karkhov essayait de s'en persuader.

— Tout va bien ! dit-il à voix basse mais sans feindre le soulagement qu'il ressentait à cet instant. Allez !

En silence, un par un les dix hommes se faufilèrent sous la muraille par l'ouverture providentielle. Les hangars remplis d'armes étaient à portée de main. Pour ainsi dire.

Agitées par le vent, les blafardes lumières orangées qui tombaient des lampadaires rouillés les éclairaient à peine. Tous, une fois dans l'enceinte du port militaire, s'étaient regroupés autour de leur chef.

— Vous voyez ce chemin de ronde ? Il est notre passage obligé, dit-il, avec de nouveau un peu d'angoisse dans la voix, en désignant du doigt une route mal goudronnée.

— Pas de problème amiral, répondit Zagorsk.

— Attends ! Ce n'est pas aussi simple, reprit Karkhov, les projecteurs ne devraient pas êtres allumés...

— Bon dieu ! s'exclama un des commandos qui venait de se rendre compte qu'effectivement, l'ensemble qui se trouvait à cent mètres devant eux était éclairé comme en plein jour. Seule une zone d'ombre entre les postes de garde, éloignés eux-mêmes d'une cinquantaine de mètres, laissait envisager un possible lieu de repli.

— Ça veut dire quoi ? questionna Zagorsk, qui à l'instar des autres hommes ne connaissait que les grandes lignes de l'opération.

— Que ce que je redoutais est arrivé... Ceux qui devaient dormir lumière éteinte sont probablement réveillés.

— Merde ! C'est foutu alors ? râla un des commandos.

— Ce qui est surtout foutu c'est notre tranquillité, répondit Karkhov sur un ton cassant. Quant au reste, vous savez pertinemment qu'on ne peut plus faire marche arrière, plus maintenant... Tout a été envisagé, calculé pour ce soir. Zagorsk va en éclaireur !

Celui qui venait d'être ainsi désigné ne discuta pas, et avec la plus grande prudence s'avança vers le premier poste de garde. Les autres, accroupis dans la neige qui s'épaississait de minutes en minutes, suivaient sa silhouette du regard en se demandant comment allait tourner la suite de l'histoire. Les hypothèses étaient variées.

Et pas fatalement optimistes.

Lorsque le quartier-maître revint quelques instants plus tard, il se mit aussitôt accroupi à l'image des autres membres du commando. Le ton qu'il employa pour faire son rapport ne laissait rien présager de bon.

— Comme vous le craigniez, dit-il en s'adressant à Karkhov, les deux hommes de garde sont bel et bien réveillés, debouts et les yeux bien ouverts.

— Bon dieu ! Alors c'est bien ça ! Les somnifères n'auront donc pas fait effet assez longtemps... Ils devaient être efficaces au moins jusqu'à quatre heures, et il est trois heures trente, commenta Karkhov en regardant encore une fois sa montre lumineuse. Jardonov se sera planté dans les doses, le con... Mais il faut dire qu'avec le retard qu'on a, il fallait s'y attendre un peu. Pourtant on doit y aller...

— Heureusement qu'ils n'ont pas donné l'alerte ! chuchota une des commandos.

— Pourquoi l'auraient-ils donnée ? demanda un autre.

— J'sais pas moi...

— Alors fermez-la ! s'énerma Karkhov.

Chacun se prit la réflexion pour lui.

— Qu'il y ait ou non une explication, continua le responsable du commando, maintenant on est au pied du mur. Il faut y aller !

— Allez amiral, on est avec vous ! rassura le quartier-maître, qui pensait au fric sur lequel il pouvait faire une croix si l'opération était abandonnée. Et puis maintenant qu'on est là...

— Oui, renchérit encore un des hommes en se faisant le porte-parole de tous, il ne faut plus hésiter !

Le contre-amiral resta pensif quelques secondes puis reprit la parole.

— Alors il n'y a qu'une solution, on ne peut pas prendre le risque qu'un seul de ces types appuie sur le signal d'alarme. Ce serait la catastrophe.

— Vous voulez dire qu'il faut les faire taire définitivement ?

— Je vais vous expliquer !

Karkhov sortit de sa veste un autre plan plus petit et, éclairé par l'un des membres du commando, il détailla ce qu'ils allaient trouver dans les postes de garde, accompagnant ses explications de gestes montrant sur le plan la configuration des futures cibles.

— Le chef de la sécurité a donné des ordres stricts - à ce moment-là Karkhov envoya virtuellement Ianovo aux enfers - et l'on a rien pu faire contre ça. Des deux soldats de garde, il y en a un en réserve et un, et c'est celui-là qui me cause souci, qui est devant la vitre donnant sur le chemin de ronde avec le bouton d'alarme à portée de main.

— Et alors ? demanda bêtement l'un des hommes.

— Alors ? rétorqua Karkhov un peu énervé. Il suffit qu'il laisse retomber sa main sur cette foutue alarme et elle réveille tous les environs.

— Alors comment s'y prendre ? interrogea Zagorsk.

— Il n'y a pas trente-six mille solutions. Il faut neutraliser cet homme-là, et très vite !

— Baïonnette ou pistolet ? demanda stoïquement un des commandos pour couper court.

— Pistolet muni d'un silencieux, avec une balle tirée le plus vite possible, c'est la seule façon de faire. Le plus dangereux des deux gardes est trop loin de la porte pour que l'on tente de seulement le prendre par surprise, et l'autre aurait le temps d'au moins tirer sur nous. Ce qui provoquerait un beau bordel, vous vous en doutez.

— Reçu cinq sur cinq, affirma Zagorsk en préparant déjà son flingue.

— Même régime pour les deux postes de garde, confirma Karkhov.

— OK ! répéta le quartier-maître. Dès que la lumière du premier est éteinte, on fonce sur le second.

— Non non ! Il ne faudra surtout pas éteindre, cela pourrait mettre en alerte le second poste.

— Alors comment on fait amiral ?

Le chef du commando prit encore un court instant de réflexion.

— Une fois que nous aurons descendus les deux premiers gardes, dit-il soudain l'œil brillant, nous n'éteindrons pas les projecteurs tout de suite. Voilà, c'est ça la solution... Sans attendre, dès que nous aurons investi le premier poste, la seconde vague se mettra en route immédiatement vers l'autre... Compris ?

— Affirmatif ! confirma Zagorsk.

— Et les portes ? demanda un des hommes.

— J'allais y venir, elles ne sont pas verrouillées et frêles - Karkhov remercia encore une fois la taupe - mais il vaut mieux les enfoncer d'un coup de pied... La surprise devrait faire retourner les deux hommes.

— Ça fera de biens meilleures cibles, raila Zagorsk qui ne faisait pas beaucoup de sentiments.

Tout était dit, et bien que tout cela fût transmis en chuchotant, ce qui se préparait allait faire du bruit. Par ses conséquences s'entend. Et Karkhov ne le savait que trop bien. Même avec l'assentiment de Kolpachevo, il était certain que Lemovine n'apprécierait pas du tout ce qui allait se dérouler. Cela pouvait mettre en péril tous les projets futurs. Ceux au moins concernant cette base navale. Et il y tenait le procureur à cette base.

Mais comment faire autrement ? Impossible de reculer maintenant.

Si ça foire, tout foire. Bordel ! Une maxime inoubliable, obsédante même.

En proie au doute, le contre-amiral avait pourtant pris sa décision.

Ne restait qu'à passer à l'action. Un rien...

Ils se mirent en route et avancèrent puis se planquèrent à proximité immédiate du premier poste de garde.

Afin de donner l'exemple, c'est le contre-amiral lui-même qui prit la tête du détachement d'assaut.

— Viens avec moi Anatoli. Un chacun !

Zagorsk se releva et suivit son chef. Il en avait tellement fait avec lui, notamment en Afghanistan...

A pas de loup, ils se dirigèrent tous deux vers le premier poste de garde. Anatoli risqua un œil par la petite vitre embuée qui ornait le centre de la porte. Il se rejeta immédiatement sur le côté.

— Bien réveillés ? demanda Karkhov sans espoir, en chuchotant.

— Y'a aucun doute ! répondit Zagorsk la voix tendue et étouffée. Un devant la vitre de surveillance, de dos pour nous, et un attablé à gauche de la porte, de profil.

— Entendu ! Tu prends le profil, à moi l'alarme !

— Reçu !

Les deux hommes prirent en main leurs pistolets et y vissèrent un silencieux. Dans la nuit, à peine frôlés par la lumière des projecteurs dirigée vers le chemin de ronde, les yeux brillants, ils se consultèrent du regard.

— A trois, on y va !

— Un coup de pied dans la porte et on fonce, confirma le quartier maître.

— Affirmatif, dit Karkhov à son tour.

À voix chuchotée, Karkhov compta.

— Un, deux, trois !

La porte céda immédiatement sous le coup de pied rageur que donna Zagorsk et les deux soldats qui étaient là n'eurent que le temps de se retourner en sursautant. Celui qui était attablé tomba de sa chaise avec une balle en pleine tête et l'autre s'effondra après avoir reçu un projectile dans le cou.

Jamais aucun des deux hommes qui étaient là en train de surveiller le chemin de ronde n'aurait pu penser qu'une attaque pouvait avoir lieu sur la base navale de Mourmansk.

Comment cela pourrait-il être possible ? Et pourtant...

Karkhov s'avança rapidement vers les victimes et vérifia qu'ils étaient définitivement hors de combat. C'était le cas. Et lui qui redoutait d'avoir perdu la main !

Sans perdre un seul instant, les deux assassins s'évacuèrent à nouveau vers le froid du dehors et rejoignirent le reste de la troupe.

— OK pour le un ! chuchota Zagorsk.

Parmi les hommes qui étaient restés en réserve, deux d'entre eux

s'étaient détachés du groupe et progressaient déjà vers le second poste de garde. Maintenant qu'il n'y avait plus personne de vivant dans le premier poste, ils pouvaient investir le second. Celui qui gardait l'accès direct aux hangars.

Lorsque dans ce poste là, peu de temps après les projecteurs s'éteignirent, tout le monde avait compris que ça avait marché comme sur des roulettes... Enfin quasiment.

— Va éteindre ! ordonna Zagorsk à l'un des hommes.

Celui-ci rentra de nouveau dans le premier poste de garde. Presque aussitôt le noir se fit. Il n'y avait plus maintenant dans cette vaste zone que quelques lampes torches pour éclairer le chemin qui menait aux hangars. Leur objectif.

— Pas de pot que les kalachnikovs soient dans le plus éloigné, remarqua Zagorsk en soufflant. Ils auraient pu échapper au massacre.

— C'est comme ça, affirma Karkhov, et ouvrez moi ce putain de hangar au plus vite ! Ordonna-t-il. On a assez perdu de temps comme ça.

En lui-même il songea que Zagorsk n'avait pas tout à fait tort en disant cela, et il repensa à Lemovine. Il avait dit qu'il voulait une opération sans heurts ? Il était servi, bon dieu ! Mais comment aurait-il fallu faire ?

C'était ou tuer ou renoncer. Et renoncer n'était pas prévu au programme. Mais putain ! Qu'il vienne râler celui-là, il saurait le recevoir. Ce n'est pas lui qui était sur le terrain en train de prendre des risques et de se geler les couilles, il avait intérêt à la jouer profil bas, sinon...

Karkhov songea soudain aux dollars qu'il aurait dû déposer dans les poches des soldats endormis... Bah, avec tout ce merdier ça ne servait plus à rien de toute manière. Tant pis, il les garderait pour lui. Personne ne penserait plus à cette somme c'est sûr... Quand on allait découvrir les corps il y aurait bien autre chose à songer. Ça, ça ne faisait aucun doute.

Il n'en restait pas moins que quatre jeunes hommes venaient de trouver la mort cette nuit-là. Et tout ça à cause d'un cerf qui avait traversé la route au mauvais moment et au mauvais endroit.

Sans ce contre-temps, les hommes auraient été plongés dans un profond sommeil et tout se serait déroulé à merveille. Jardonov avait confirmé que tout s'était passé comme prévu, avant que les troupes ne se mettent en route. Mais avec tout ce retard... Il aurait fallu une dose de cheval - non, de plusieurs chevaux - pour que les soldats soient encore dans les bras de Morphée.

— Du vrai gâteau ! dit à voix étouffée un des hommes, en soufflant un nuage de vapeur au travers de sa cagoule.

— Silence ! intima Oleg, qui avait un goût amer dans la bouche. Quatre morts quand même.

Sans perdre un instant, après avoir découpé les chaînes qui fermaient les portes, les hommes attrapèrent les caisses marquées d'une croix noire opportunément apposées sur leurs flancs.

Oui, vraiment, la taupe avait fait son boulot jusqu'au bout.

Alors que Karkhov était perdu dans ses pensées, les commandos s'activaient. Aucun d'entre eux n'était semble-t-il troublé par la mort des soldats de garde. Pour eux il y avait une mission à remplir et du fric à prendre au bout du compte, et c'est bien tout ce qui comptait. Vingt minutes plus tard, ils avaient évacué le hangar 10 Ouest, avec les caisses de Kalachnikov et celles de munitions. Tout était empilé sur les chariots également mis à disposition.

C'est à ce moment que se posait encore l'une des plus grosses difficultés dans le déroulement des opérations. Immenses, les hangars étaient construits sur des terrains tout aussi gigantesques, et le groupe d'assaillants devait accomplir quelques deux cent mètres à découvert et à pied pour rejoindre la sortie et leurs véhicules. Ce qu'ils avaient fait dans un sens à vide, ils allaient devoir le refaire en poussant cette fois ci des chariots surchargés, dans la neige et la nuit noire. Et dix caisses de Kalachnikovs, munitions comprises, ça fait du poids.

Bien sûr il n'y avait plus personne dans les postes de garde qui pouvait donner l'alerte, mais quand même, comme le disait Zagorsk, c'était vraiment un manque de pot de tomber sur le hangar le plus éloigné de la sortie.

Le patron du commando regarda sa montre lumineuse, elle indiquait quatre heures cinquante.

— Pressons ! À six heures il y a la relève !

Les hommes accélérèrent la cadence, mais il leur fallut une bonne demi-heure pour transporter leur chargement jusqu'à la sortie. Le chemin de ronde n'était pas particulièrement carrossable, même plutôt un peu pourri, mais il n'y eut pourtant plus aucune anicroche et ils se retrouvèrent enfin au-delà des murs du port militaire de Mourmansk. Soufflants et suants, ils pouvaient le dire cette fois ci, la mission était accomplie.

Dans cette nuit où rien ne les avait épargnés, il restait néanmoins encore un écueil, un de plus.

Bialiov et Koustanko n'étaient pas là, pas plus que le camion en état de ramener toute la troupe et le butin au bercail.

— Bon dieu ! Qu'est-ce qu'ils branlent ces cons ! ne put s'empêcher de souffler méchamment Zagorsk, planqué comme tous les membres au plus près du mur d'enceinte.

— J'en sais foutre rien, répliqua Karkhov, mais il est impossible de rester là avec tout le bordel qu'on vient de piquer... On a plus le temps... Allez ! On charge dans le vieux bahut et on s'éloigne d'ici le plus possible.

Alors qu'il disait ça et que des hommes avaient déjà empoigné des caisses, un bruit de moteur qui démarrait se fit entendre.

— Silence ! intima Karkhov. On se planque. Si c'est pas eux...

Heureusement, bien que pâissante, la nuit enveloppait encore les commandos et tous, le doigt sur la gâchette, attendaient d'apercevoir le véhicule qui se rapprochait de toute façon.

La masse d'un camion se profila, puis stoppa à une dizaine de mètres des hommes planqués derrière leur propre véhicule. Un appel de phares au travers de la neige qui tombait rassura tout le monde.

— C'est eux, ils ont trouvé ce qu'il nous faut !

En fait, le bahut était planqué à quelques dizaines de mètres, bien discret en attendant d'apercevoir les lampes torches des commandos.

Il se remit en route et arriva à hauteur des hommes de mains.

— Putain ! Vous nous avez foutu la trouille, se soulagea un des types en s'adressant au chauffeur et son passager.

— Allez ! Assez perdu de temps ! On embarque ! ordonna le contre-amiral.

En un quart d'heure, le camion en état de marche fut chargé et Zagorsk monta rapidement se mettre au volant. Il était prêt à reprendre la route et ça commençait vraiment à urger. Il était déjà six heures moins le quart passé.

Quand on pense que dans le plan prévu ils auraient dû être déjà très loin d'ici vers une heure... Quelle merde !

— Bialiov ! Fous-toi au volant de celui ci ! ordonna Karkhov dans un souffle. Il parlait du camion accidenté qui était garé là.

— Bordel ! C'est encore moi ! pensa sans le dire le type qui avait été désigné en grim pant dans la cabine du bahut.

Le contre-amiral s'approcha et expliqua très rapidement.

— Il ne faut pas qu'il soit retrouvé ici, il y a des empreintes partout, il faut le virer le plus loin possible.

— D'accord amiral ! s'écrasa le commando.

— Tu vas le laisser dans un chemin sur la route du retour. Avant que l'on fasse le rapport entre ce bahut et le casse il y aura de la marge. Éloignons-nous le plus possible.

— Mais et moi amiral ! s'inquiéta le chauffeur.

— Zagorsk va me larguer d'ici peu et vous continuerez. Dès que vous pourrez, laissez ce camion. Il t'attendra.

— D'accord amiral ! répondit l'autre qui n'avait qu'une peur, c'était de se retrouver tout seul en pleine forêt. Non pas à cause de la forêt elle-même bien sûr.

Karkhov grimpa hâtivement dans le camion en état de marche aux côtés du quartier-maître Zagorsk, et le petit convoi se mit aussitôt en route. D'une part sous la neige que déversait le ciel en abondance et d'autre part sur celle qui s'accumulait sur les routes, rendant la progression de plus en plus difficile. Mais ces bahuts-là, c'était du costaud.

L'un suivant l'autre, tous les deux prirent la route de Kichininsk. C'est près de cette ville que devait en effet se faire la livraison, et il y avait plus de cent kilomètres à accomplir.

Les camions s'étaient à peine éloignés d'un kilomètre tout au plus qu'au-delà des murs du port militaire, l'adjudant qui commandait la garde montante appuyait sur le bouton d'alarme.

— Putain ! Elle gueule cette sirène, mais mission terminée, se contenta de remarquer Zagorsk en passant la quatrième.

— Ouais, mais de quelle façon... répondit le chef du commando.

— On s'en fout amiral, le fric est quasiment dans nos poches, c'est bien tout ce qui compte, non ?

— Bien sûr...

— Ils ont droit à dix pour cent de perte dans la marine, raille le quartier maître.

Karkhov ne put s'empêcher de faire un sourire désenchanté, puis un silence relatif s'ensuivit. Furent parcourus ainsi, sans aucune conversation, quelques quatre ou cinq kilomètres.

— Laisse-moi ici, ordonna Karkhov à un carrefour. Maintenant, tu sais ce que tu as à faire !

— Pas de problème amiral ! assura Zagorsk en freinant.

L'officier descendit du camion, claqua la portière, et regarda les deux véhicules s'éloigner pendant quelques secondes. Ses soucis ne s'évacuèrent pas pour autant avec les bahuts qui disparaissaient dans le lointain.

En effet, il avait beau être rompu aux pires situations de guerre, Karkhov n'arrivait pas à se débarrasser de ce sentiment de malaise qui s'était insinué en lui. Il avait pris une décision lourde de conséquences. La décision de tuer et faire tuer ces types, là-bas à la base navale... Ces soldats-là étaient des compatriotes. Cela le contrariait un peu. D'habitude, c'étaient des ennemis qu'il avait à abattre, mais là... C'est ça qui lui laissait un goût détestable dans la bouche.

Mais bon sang ! Tout bien réfléchi ! En fait, ces gars-là étaient bel et bien des ennemis eux aussi, puisqu'ils se seraient mis sur leur chemin pour les empêcher d'atteindre les dépôts d'armes. Et pas d'armes pas de pognon.

La méthode Coué...

Elle fonctionnait souvent.

Et puis qu'aurait-il pu faire d'autre ? se persuada-t-il une nouvelle fois. Renoncer ? Ce n'était vraiment pas possible. Tout, absolument tout était calé pour que le casse ait lieu ce soir même. Y compris la livraison. Surtout elle d'ailleurs.

Passer en force ? Ça aurait été pire et sans doute couronné par une belle catastrophe. Il y aurait eu à l'évidence non seulement des victimes du côté des soldats, mais certainement aussi du côté des commandos. Sans oublier que dans la débandade il aurait sûrement fallu abandonner les armes sur place pour battre en retraite au plus vite.

Alors...

Si Mourmansk foire, tout foire ! Comment oublier cette rengaine répétée à l'envi et qui résonnait encore à ses oreilles. Il avait œuvré pour la bonne cause après tout...

Non, vraiment il ne pouvait pas épargner ces gars-là. Et puis Kolpachevo avait donné son aval.

La pression un peu relâchée à la perspective de ne pas être complètement seul dans la future tempête qui se préparait - car tempête il y aurait c'était certain - il rejoignit sa voiture. Elle était garée à quelques pas de là. Le contre-amiral devait être présent au sein de la base navale d'ici moins de deux heures. Le temps de passer à son logement de fonction pour se changer, puis il n'aurait plus qu'à attendre.

Attendre le coup de fil qui allait inévitablement lui être passé. Et puis là-bas à la base, il avait encore un boulot à terminer.

Avec ces cadavres et ces vols d'armes qui allaient retomber sur le dos d'Ianovo, celui-ci était virtuellement mort. Il suffisait maintenant de lui tenir la tête sous l'eau, et avec l'aide de Jardonov, Karkhov allait s'y employer.

Et Bon dieu, c'était inévitable. Quand tout ce merdier allait être déballé au grand jour, c'était à coup sûr un véritable raz de marée qui allait s'abattre sur la base navale. Et peut-être au-delà.

Ah bordel !

Karkhov claqua rageusement la portière de sa voiture, s'installa dans ce qui ressemblait plus à un frigo qu'à une automobile, et actionna son démarreur en essayant de penser à autre chose.

Le moteur se mit en route sans coup férir. Du costaud !

Quand on songe qu'il n'était jamais arrivé quoi que ce soit aux hangars de Mourmansk.

Pas depuis la révolution de dix-sept en tous cas.

Enfin, s'il s'y était passé quelque chose, rien n'avait transpiré jusqu'alors. Mais là...

CHAPITRE NEUF

BASE NAVALE DE MOURMANSK. 7 OCTOBRE 1992, SIX HEURES QUARANTE DU MATIN.

Le vent avait forcé, et il amenait un courant réfrigérant du nord de la mer de Barents. Si ce froid était insupportable, ce n'est pas la seule chose qui glaçait les veines du lieutenant Sergueï Jardonov.

Lui comme tous ceux qui étaient là avaient été tirés de leur lit un peu plus tôt qu'à l'habitude. Et en catastrophe. Il y avait une bonne raison à cela.

Quatre cadavres étaient étendus à leurs pieds.

Les victimes avaient été rassemblées dans un des hangars traversés par les courants d'air, et déposées à même le sol de béton brut. Elles avaient été recouvertes de couvertures kaki et usées, ajoutant une touche plus lugubre encore au triste tableau.

Ça, se disait Jardonov avec un sentiment terrible qui l'envahissait, ce n'était pas prévu au programme de la nuit qui venait de précéder. Comment cela était-il possible ?

Une trentaine d'officiers engoncés dans leurs manteaux, luttant contre le froid, étaient là eux aussi à contempler l'incroyable scène, et parmi ceux-là il en y avait un beaucoup plus affecté que les autres. Encore bien plus que Jardonov.

C'est à lui, le capitaine de vaisseau Ianovo, qu'avaient été confiées non seulement la vie de ces jeunes gens, mais aussi la sécurité des dépôts d'armes de Mourmansk. Or, outre la mort de ces jeunes soldats sur le territoire même de la base navale, plusieurs caisses d'armes et de munitions avaient également disparu. Il allait falloir rendre des comptes pour tout cela. C'était effarant.

L'amiral Aralsk, commandant en chef de la flotte du Nord et son adjoint direct le contre-amiral Karkhov, étaient eux aussi arrivés pour constater la désolation.

Ce dernier n'avait d'ailleurs rien fait pour réconforter le capitaine de vaisseau Ianovo.

Au contraire, il lui avait même laissé entendre devant tout le monde qu'il était dans une sacrée merde.

— Comment est-il possible qu'une telle chose se soit produite ? avait froidement annoncé l'officier supérieur. La sécurité de cette base est sous votre responsabilité commandant ! C'est inadmissible ! Expliquez-moi !

Ianovo était resté sans voix, anéanti, il ne comprenait pas ce qui avait pu se passer. Quatre morts... Sans oublier les caisses d'armes, dix exactement pour les Kalachnikovs, cinq cent fusils et le double pour les munitions qui avaient foutu le camp par la même occasion. En terme de pognon ce n'était pas négligeable non plus. Que pouvait-il répondre ?

Et l'officier de haut rang qui l'avait interpellé quelques minutes auparavant savait de quoi il parlait. Il connaissait même tous les détails de ce qui s'était passé dans la nuit précédente.

C'est lui-même en effet qui, quelques heures auparavant, menait le commando criminel. Les marins qui gisaient maintenant sur le sol du hangar glacial avaient été tués par le contre-amiral Oleg Karkhov et ses hommes de main.

Pas un de ceux qui étaient présents ce matin là, parmi les vivants tout au moins, ne se doutait de cette terrible vérité. Le contre-amiral, responsable en second de la flotte du Nord, éploré devant les corps de ces jeunes hommes qui gisaient là, était un criminel, un menteur, un voleur, un trafiquant et un traître à la patrie de surcroît. Et cela pouvait être dit dans n'importe quel ordre, ça ne changeait rien au problème. Qui aurait pu croire un truc pareil ? Y penser un seul instant même ?

Personne !

Tournant autour des linceuls de fortune qui enveloppaient les victimes, avec une mine de circonstance après avoir délaissé Ianovo, le contre-amiral s'approcha lentement de Jardonov qui regardait le triste tableau les bras ballants.

— Ne perdez pas les pédales lieutenant, lui dit-il doucement à l'oreille, et relevez la tête. Si vous ne déconnez pas, vous toucherez votre part comme prévu. Sinon... Il faut charger Ianovo, ce n'est pas le

moment de rester les deux pieds dans le même sabot, du cran ! Il y a aussi vos galons qui attendent dans un de mes tiroirs... N'oubliez pas.

Émergeant de sa morbide contemplation, le lieutenant releva la tête puis identifia son interlocuteur. Il rectifia la position et lui adressa un pâle sourire tout en le saluant.

L'autre lui rendit son salut en rajoutant avec un inquiétant cynisme :

— Le président Bilitchev vous regarde, n'oubliez pas !

Le jeune officier ressentit comme un coup violent à l'estomac alors que Karkhov tournait les talons. Avant de s'en aller, il venait de rappeler sans détours à Jardonov qu'une menace permanente planait au dessus de sa tête.

Comment pourrais-je oublier ? Espèce de fumier ! pensa le jeune officier en regardant le contre-amiral s'éloigner.

Ce court et douloureux épisode eut néanmoins pour effet de créer un électrochoc.

Putain ! Cet amiral ! Oui, cet amiral là, avec deux étoiles sur les épaules, comment était-il au courant ? Oh bon dieu ! S'il était lui aussi dans le coup, alors là...

Cela donnait à penser, indéniablement.

Ce que Jardonov considérait donc jusqu'alors comme une lamentable bavure n'en était certainement pas une. Il en était convaincu maintenant et il en prenait totalement conscience. Celui qui venait de lui parler n'était pas le premier venu. C'était le moins que l'on pouvait dire à propos du commandant en second de la flotte du Nord. Ce type-là savait certainement de quoi il parlait.

L'image obsédante des cadavres se fit plus floue dans l'esprit encore embrumé de Jardonov. Tout n'allait donc pas aussi mal qu'il le pensait.

Le seul homme à qui il avait eu à faire jusqu'alors était Kolpachevo, mais il semblait bien à l'évidence que ce n'était pas l'unique membre de l'organisation. Et l'important personnage qui venait de s'adresser à lui en était un bel exemple.

Karkhov ! Le commandant en second de la flotte du Nord en personne. Bon dieu !

Jardonov n'en revenait pas. Il se secoua, puis se déplaça en direction d'Ianovo.

— Une sacrée tuile qui vous arrive là commandant, souffla-t-il

méchamment à l'officier effondré lorsqu'il fut auprès de lui. Mais je vais reprendre les choses en mains et remettre de l'ordre dans tout ça, il y en a besoin.

Jardonov venait de se rappeler où se situait son propre camp et par là son propre intérêt. Il n'était pas question effectivement qu'il oublie cela un seul instant. C'était sa vie qui en dépendait.

En face de lui, séparé par les corps des jeunes marins, le contre-amiral Karkhov ne le perdait pas de vue. Le petit discours qu'il avait fait avait visiblement porté ses fruits et ses yeux se plissèrent. C'est le sourire de satisfaction qu'il arborait derrière le col de sa capote remonté haut sur le visage, qui produisait cet effet.

La guerre tactique et psychologique prenait le pas sur tout le reste et Ianovo avait perdu d'avance. Il était tout désigné pour porter le chapeau.

Il avait voulu jouer au con ? Et ben voilà !

D'un mouvement sec et nerveux, laissant là l'officier anéanti par les événements, Jardonov fit quelques mètres puis se mit au ralenti, plongé dans des abîmes de réflexions.

Bon dieu ! Quand même... Pourquoi avoir tué ces marins ? Était-ce vraiment nécessaire ? Ils étaient endormis... Les somnifères...

Par association d'idées, Jardonov ne pouvait pas ne pas penser à celui qui lui avait fourni la drogue. Il eut l'impression qu'un étau l'enserrait soudain, lui bloquant la respiration.

Il s'était efforcé, depuis qu'il était arrivé à Mourmansk, de mettre l'enseigne de vaisseau Nikolisk dans sa poche, et il y était parvenu au delà de toutes ses espérances. Le médecin militaire qui passait ses journées à sucer des bonbons pour arrêter de fumer n'avait aucune once de vice et, sans arrière pensée aucune, avait fourni à Jardonov des somnifères qu'il lui avait dit être pour lui. Une boîte entière... « Un traitement qui fera son effet tu vas voir ! » avait dit le médecin à Jardonov qui se plaignait de ses nuits sans sommeil vraiment réparateur.

Si le toubib faisait le moindre rapprochement... Parce que quand même, maintenant que ça avait mal tourné, ou plutôt tourné comme lui ne l'aurait jamais supposé, tout était possible.

En effet, au départ il n'était pas question de tuer qui que ce soit. Juste de les endormir, ce qu'il avait fait d'ailleurs comme on le lui avait demandé, avec l'aide indirecte de Nikolisk...

Oui si tout cela se savait ? Ça allait foutre un sacré bordel !

Mais d'ailleurs est-ce que ce n'était pas déjà le cas ?

Bon sang ! Pourquoi avaient-ils tué ces hommes quand même ?

---- FIN DE L'EXTRAIT ----

TABLE DES MATIÈRES

Chapitre premier.....	4
Chapitre deux.....	12
Chapitre trois.....	21
Chapitre quatre.....	33
Chapitre cinq.....	39
Chapitre six.....	42
Chapitre sept.....	44
Chapitre huit.....	46
Chapitre neuf.....	65

DU MÊME AUTEUR

ROMAN PHOTO :

« Tauromachie en noir et blanc ». 1996.

ROMAN POLICIER :

« Des morceaux choisis ». L'écailler du Sud. 2002.

**RETROUVEZ NOTRE CATALOGUE
DE LIVRES IMPRIMÉS & EBOOKS SUR :**

www.is-ebooks.com

**PUBLIEZ VOTRE LIVRE
AUX FORMATS IMPRIMÉS & NUMÉRIQUES !**

www.is-edition.com/publier-son-livre

LE COMLOT DES NANTIS

Édité par I.S Edition

ISBN (Livre) : 978-2-36845-006-2

ISBN (Ebooks) : 978-2-36845-007-9

Dépôt légal : janvier 2013